



HAL
open science

La lecture contemporaine du problème de Molyneux

Maïmouna Camara

► **To cite this version:**

Maïmouna Camara. La lecture contemporaine du problème de Molyneux. Philosophie. 2012. dumas-00736648

HAL Id: dumas-00736648

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00736648>

Submitted on 28 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Maïmouna CAMARA

La lecture contemporaine du problème de Molyneux

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Philosophie

Spécialité: Histoire de la Philosophie et Philosophies du langage

Option : Recherche

sous la direction de M. Denis PERRIN

Année universitaire 2011-2012

Résumé

L'ambition de cette étude n'est pas de répondre au problème de Molyneux mais véritablement d'avoir un éclairage nouveau sur l'intermodalité perceptive. C'est pourquoi, il est nécessaire d'aborder dans un premier temps les origines du problème tant sur le plan de la philosophie antique avec Aristote, que sur celui des philosophes empiristes du XVII^e et XVIII^e siècles. Dans un second temps, nous allons aborder le traitement contemporain de la question en envisageant à la fois le traitement psycho-physiologique (notamment dans le domaine de la psychologie cognitive) ainsi que son traitement philosophique contemporain notamment par les réponses qu'apportent Bach-Y-Rita ou Campbell, l'enjeu étant de mettre en valeur les nouvelles pistes de réflexions qu'apporte la science et le traitement de la question par le biais de l'intermodalité.

Abstract

The ambition of this study is not to answer the problem of Molyneux but really to have a new lighting on the perceptive intermodality. That is why, it is necessary to approach at first, the origins of the problem as long from the point of view of the antique philosophy with Aristote, and of the empiricists of XVIIth and XVIIIth centuries. Secondly, we are going to approach the contemporary treatment of the question by envisaging at the same time the psychophysiological processing, in particular in the field of the cognitive psychology as well as its contemporary philosophic treatment in particular by the answers which bring Bach-Y-Rita or Campbell. The stake being to emphasize the new tracks of reflections which brings the science and the treatment of the question by means of the intermodality.

Sommaire :

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	5
PARTIE I - LE PROBLEME DE MOLYNEUX, UNE CONTROVERSE ANCRÉE DANS SON ÉPOQUE	13
Chapitre I – Une question typiquement empiriste.....	17
Section 1 : Contextualisation du problème à la lumière de la notion d'expérience.....	17
§1 – L'expérience platonicienne.....	17
§2 – L'expérience cartésienne.....	18
§3 – L'expérience lockéenne.....	19
Section 2 : Le problème posé par William Molyneux.....	24
§1 – Description du problème.....	24
§2 – Les enjeux face à l' <i>Essai</i> de John Locke.....	26
§3 – La question de la forme.....	28
Chapitre II – Le débat.....	31
Section 1 : L'opposition théorique entre Locke et Leibniz.....	31
Section 2 : Le langage au centre de la perception.....	34
§1 – Berkeley, l'idéaliste empiriste.....	34
§2 – La réponse de Condillac.....	36
Conclusion :.....	39
PARTIE II - L'ÉVOLUTION DES ENJEUX	40
Chapitre I – Les avancées psycho-physiologiques de la question :.....	43
§1 – <i>Un anthropologue sur Mars</i> : une réponse pratique au problème de Molyneux.....	43
§2 – La substitution sensorielle, une réponse alternative au problème.....	43
§3 – Spatialité et sensation : la réponse phénoménologique.....	44
§4 – Plasticité cérébrale et perception.....	44
Chapitre II– La modernité philosophique de la question de Molyneux.....	46
Section 1 : Espace égocentrique et intermodalité.....	46
§1 – La naissance de l'espace égocentrique : Gareth Evans.....	46
§2 – Critique et interprétation de la théorie :.....	51
Section 2 : Le rôle possible des <i>qualia</i>	56
§1 – L'argument de la connaissance:.....	56
§2 – L'analyse des <i>qualia</i> selon Paul Bach-Y-Rita.....	58
§3 – Mary à la rencontre de Molyneux.....	58
CONCLUSION.....	60
BIBLIOGRAPHIE.....	62

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La perception chez l'être humain est une faculté complexe qui mêle aussi bien des capacités physiologiques que cognitives. Son étude relève aussi bien de la médecine, de la psychologie ou de la philosophie. Cette dernière s'en est emparé dès l'Antiquité. Aujourd'hui les apports et les avancées scientifiques impliquent une nouvelle lecture de problèmes qui jusqu'alors n'étaient que théoriques. La perception se définit comme « l'acte par lequel un individu, organisant immédiatement ses sensations, les interprétant et les complétant par des images et des souvenirs, s'oppose un objet qu'il juge spontanément distinct de lui, réel et actuellement connu de lui. »¹. Cette définition met en lumière le problème classique du rapport entre les sensations et la perception. Cette distinction, entre ce qui relève de la sensation et ce qui relève de la perception, est certainement l'un des sujets les plus abondamment traités par la philosophie. En effet, la sensation est avant tout qualitative, et la perception va « donner » l'objet. La sensation, pourrait être considérée comme un élément de la perception permettant au sujet d'avoir une relation complète avec le monde qui l'entoure. La définition de Lalande suppose que la perception soit une démarche active de l'esprit, relevant du conscient. Pourtant, si nous pouvons admettre que l'esprit agit, nous ne pouvons décrire *a priori* de façon aussi schématique ni ce qui constitue la perception ni les étapes qui la caractérisent. Ensuite, l'organisation immédiate des sensations pose également un problème que de nombreux philosophes auront à cœur de résoudre. Peut-on parler véritablement d'immédiateté dans cette organisation sans s'interroger sur la teneur de l'immédiat ? Tout comme Malebranche et Descartes, nous pourrions envisager que la perception est un effet immédiat des lois que Dieu nous aurait accordées. En ce cas, le rôle de la sensation s'en trouverait modifié, puisque comme le montre cet extrait de l'œuvre de Malebranche la sensation n'aurait alors qu'un rôle secondaire: « Dès que nos yeux sont ouverts, Dieu seul peut donc nous instruire *en un instant* de la grandeur, de la figure, du mouvement, et des couleurs des objets qui nous environnent. »². Cette définition, met en valeur le rôle du jugement, qui permettrait de façon immédiate de distinguer l'objet, cet élément est également de nature à interroger les philosophes. Car aussi bien le jugement peut être instantané, mais est-il véritablement figé et donc exclut toute modification. Au contraire, si la modification est admise, est-elle le seul fait de la sensation ? Ces questions mettent au cœur du problème perceptif le rôle des sens. L'exemple du bâton plongé dans l'eau qui semble brisé, dont nous savons ou jugeons qu'il ne l'est pas, symbolise cette problématique. Il ne s'agit pas uniquement de comprendre pourquoi ou comment les sens agissent dans la perception. Mais, il s'agit de savoir comment les sens peuvent interagir entre eux pour permettre l'interaction avec un objet extérieur. Les sens peuvent nous éclairer sur le monde qui nous entoure, mais dans quelle mesure cette

1 André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2010.

2 *De la recherche de la vérité*, livre I, chap. IX, § 3, p. 190.

information doit être considérée comme exacte ? Aristote a déterminé l'existence des cinq sens, mais sont ils totalement hétérogènes ? Les sens bien que différenciés ne sont pas forcément indicateurs d'informations radicalement différentes. Cette question est celle de l'intermodalité.

Le meilleur point de départ pour traiter de cette problématique est le problème de Molyneux :

Supposez un aveugle-né, à présent adulte, à qui l'on ait appris à distinguer par le toucher un cube et une sphère, disons en ivoire, à peu près de la même grosseur, de telle sorte qu'il puisse dire, quand il touche l'un et l'autre, lequel est le cube et lequel est la sphère. Supposez ensuite que le cube et la sphère soient posés sur une table, et que l'aveugle recouvre la vue. La question est de savoir s'il sera alors capable, avant de les toucher, de les distinguer par la vue et de dire quel est le cube et quelle est la sphère³.

Cette question est issue d'un courrier que William Molyneux envoya à son ami John Locke. Il qualifiait cette expérience de pensée « d'amusante », pourtant elle occupe encore l'esprit des philosophes aujourd'hui, donc d'« amusante » nous la requalifions d'importante. La question est sobre, bien que relevant de l'expérience de pensée, elle est concrète même pour un homme du XVII^e siècle. Mais au delà de cet aspect simpliste, elle soulève de nombreuses questions qui, comme le note Catherine Alper⁴, « s'emboîtent comme des poupées russes ». Cette métaphore résume très justement la complexité de la question posée à Locke, puisque le problème permet plusieurs niveaux de lecture, variant aussi bien en fonction du philosophe qui se prête au jeu, que de l'époque où la question se pose. La question très générale soulevée est celle du rôle des sens dans la connaissance. Ensuite, se pose la question suivante : comment le passage d'un sens à l'autre peut-elle altérer ou confirmer la connaissance du monde ? Cette question, comme nous le voyons, est déjà celle de l'intermodalité⁵, c'est-à-dire la question très générale des relations qu'entretiennent les sens entre eux pour définir le monde qui nous entoure. Comprendre l'intermodalité, c'est donc comprendre à la fois le passage d'un sens à l'autre, mais également le lien permanent qui existe entre la vue et le toucher⁶ ainsi que le rôle de ce lien dans la perception. Car si l'on envisage un contenu perceptif commun, alors il faut envisager des sensibles communs et donc des propriétés communes à plusieurs sens. En ce cas, le passage d'un sens à l'autre ne pourrait pas altérer ce contenu perceptif. L'autre aspect essentiel de la question est celui de la spatialisation, car s'agissant d'objets en trois

3 *The Correspondence of John Locke*, E.S. De Beer (éd.), Clarendon Press, Oxford, 1976-1990, vol. IV, p. 651.

4 Catherine Alper, « Faut-il toucher pour voir ? » in *Terrain*, numéro 49, Paris, 2007p. 27-37.

5 Bien que cette dénomination ne soit pas encore en usage à l'époque classique.

6 Il s'agit de l'exemple le plus familier, mais la question pourrait se poser dans les mêmes termes entre le goût et la vue, ou tout autre combinaison sensorielle.

dimensions⁷, la question devient celle du repère spatial et plus précisément celle de l'intervention d'une modalité sensible ou de l'absence de modalité sensible dans la représentation spatiale. Ainsi, bien que l'idée d'intermodalité ne soit pas encore exprimée en ces termes, elle est le cœur des réponses au problème de Molyneux. Certes, certains pourraient objecter que s'intéresser au problème de Molyneux au XXI^e siècle peut être désuet, puisque la question posée par le philosophe écossais à son ami John Locke pourrait trouver une réponse immédiate grâce aux avancées de la médecine. Pourtant, sans rejeter immédiatement les thèses physicalistes⁸, comprendre et répondre au problème de Molyneux uniquement par le prisme scientifique serait limité, puisque qu'il s'agit avant tout d'un problème relevant de la connaissance du monde. C'est-à-dire de la compréhension de la formation des concepts dans l'esprit humain et par voie de conséquence de l'existence de la réalité ou des réalités qui nous entourent. Il ne s'agit pas non plus de considérer que la science n'a pas son mot à dire dans la résolution du problème. Mais la science ne peut être l'unique réponse au problème, puisque ce n'est pas une simple question de reconnaissance d'un objet ou d'un autre. La question se fonde également sur le contenu même de la perception et sur l'interaction des sens. La science, la psychologie en particulier, pourrait résoudre une grande partie du problème ainsi posé, pourtant une approche multidisciplinaire semble nécessaire. La philosophie, la psychologie et la neurobiologie sont intimement liées pour comprendre tous les enjeux de l'intermodalité. Ainsi, pour cerner la totalité des notions de sens et de perception, nous allons débiter notre analyse par celui qui le premier a distingué les deux idées : Aristote.

L'un des ouvrages majeurs et fondateurs de la question de la perception est le *De anima*⁹ d'Aristote. Dans cet ouvrage, l'âme est définie par Aristote comme un principe vital par lequel le corps s'anime, sinon il serait simple matière. Il y distingue trois fonctions : la fonction nutritive de l'âme, sa fonction sensitive et sa fonction pensante. L'âme végétative est la seule que possèdent les végétaux : elle permet l'assimilation de la nourriture. C'est ce que l'on pourrait appeler la faculté de nutrition qui a pour fin la préservation de l'espèce. L'âme sensitive, qui est commune à la fois aux animaux et aux hommes inclut la sensation et l'imagination. Contrairement à ses prédécesseurs, le Stagiritte ne considère pas la sensation comme une modification qualitative du sujet percevant par l'objet perçu. Il considère plutôt que les organes des sens reçoivent non pas la matière, mais uniquement la forme : « il en est de même pour le sens : pour chaque sensible il pâtit sous l'action

7 Cette problématique de la tridimensionnalité sera au centre des débats des philosophes dès l'âge classique. C'est notamment, le passage d'un monde de figures planes vers un monde en relief, qui sera l'un des points essentiels de la théorie de Leibniz et de Locke pour traiter le problème de Molyneux.

8 La doctrine physicaliste prône que tout phénomène peut s'expliquer uniquement par la physique.

9 Aristote, *De l'âme*, Richard Bodéüs (trad), GF-Flammarion, Paris, 1993.

de ce qui possède couleur, saveurs ou son, non pas en tant que chacun de ces objets est dit être une chose particulière, mais en tant qu'il est de telle qualité et en vertu de sa forme »¹⁰. Les cinq sens sont issus de cette faculté qu'est la sensibilité. L'imagination, que nous pourrions rapprocher de la mémoire, entre en jeu quand l'objet a disparu. Cet objet subsiste dans l'esprit. Enfin, la troisième forme d'âme distinguée par Aristote est l'âme intellectuelle. Seul l'homme en est détenteur et elle permet la pensée. Le sens commun permet de réunir les informations relatives aux sensibles communs, issues des diverses modalités sensorielles. Selon Michel Nodé-Langlois, dans son article consacré à la perception chez Aristote¹¹ : « L'œuvre d'Aristote comporte la première théorie de la perception en tant que celle-ci se distingue de la simple sensation. »¹². C'est l'introduction de cette notion nouvelle, la *koine aisthesis*¹³, qui caractérise la pensée d'Aristote. Il ne s'agit pas encore d'une faculté intermodale au sens où les auteurs contemporains la théorisent, car il n'est pas tout à fait question de l'interaction des sens entre eux, mais plus de la synthèse de ce que chacun des organes sensoriels apporte. Pour résumer cet aspect de la théorie aristotélicienne, nous pouvons nous référer à la définition suivante :

La théorie aristotélicienne [...] relie un organe, un intermédiaire (par exemple l'air pour le son, le diaphane pour la lumière) et une qualité ontologique, « le sensible propre » (le visible, le sonore, la saveur, l'odorant et le tangible) en fonction de la théorie globale de la perception.[...] Les différents sens perçoivent les sensibles propres les uns des autres et les sensibles communs dans la mesure où ils communiquent entre eux pour former un seul sens, le sens commun.¹⁴

Nous allons voir comment cette faculté décrite par Aristote rend possible les théories de ses successeurs, en étudiant les trois aspects suivants : tout d'abord 1) comment Aristote fait naître ce sens commun de l'opposition majeure entre « sensibles communs » et « sensibles propres », puis 2) comment ce sens commun se différencie d'un sixième sens, et enfin 3) nous mettrons en lumière le rôle spécifique que joue ce sens dans l'unification des données.

Les sensibles sont définis comme « perçus en soi par le sens »¹⁵. La distinction majeure opérée par Aristote se situe entre ce dont relèvent respectivement « les sensibles propres », « les

10 Aristote, *De l'âme*, Richard Bodéüs (trad), GF-Flammarion, Paris, 1993., II, 12, 424 a .

11 Michel Nodé-Langlois, « La perception commentaire d'Aristote » in *Philopsis*, Janvier 2008.

12 *Ibid.* , p 1.

13 Le sens commun .

14 *Encyclopédie Philosophique universelle, Les Notions Philosophiques*, Tome II, Sylvain Auroux(dir) Paris, PUF, 1992. p. 2346.

15 Aristote, *De l'âme*, Richard Bodéüs (trad), GF-Flammarion, Paris, 1993, II, 6, (418 a).

sensibles communs », et « les sensibles perçus par accident ». Dans le cas où le sens spécifique correspondant fait défaut, alors le « sensible propre » ne peut être saisi par une autre modalité sensorielle. Aristote donne ainsi l'exemple de la couleur pour la vue et la saveur pour le goût. Ce type d'exemple montre ainsi la parfaite spécificité d'un sens par rapport à un autre. La limite s'établissant entre le sens de la vue et celui du goût est indéniable. On ne peut à ce niveau parler d'un échange possible entre les deux sens. La couleur ne peut être perçue que par l'unique sens de la vue : elle ne peut se toucher, s'entendre ou se goûter. Comme le souligne Richard Bodéüs, il faut comprendre que ce sensible, à la différence des « sensibles communs », n'est pas « associatif » c'est-à-dire qu'il ne combine pas plusieurs sens. Nous n'avons pas besoin d'autres sens que celui de la vue pour voir le rouge. En ce cas la perception de ce « sensible propre », ne peut être sujette à l'erreur, puisqu'il s'agit d'un sens « unimodal ». Il ne faut pas confondre le « sens propre » et les « sensibles propres », car comme le dit Aristote : « ce que perçoit la vue, c'est le visible ». Dans cet exemple, la vue est le « sens propre », tandis que la couleur est le sensible. Les « sensibles communs » sont pour leur part définis par Aristote de la façon suivante : « ce sont le mouvement, le repos, le nombre, la figure, la grandeur, vu que pareils objets ne sont propres à aucun sens, mais sont communs à tous. »¹⁶. La figure et la grandeur sont communs à la vue et au toucher par exemple. Qu'ils soient communs à plusieurs sens fera de ces sensibles un élément fondateur du problème de Molyneux. La question est de savoir comment la perception peut varier quand une personne est amputée de l'un de ses sens. Il est vrai, comme le note Richard Bodéüs, que la distinction « sensibles communs », « sensibles propres » avait déjà fait son apparition chez Platon dans le *Théétète*¹⁷. Cependant, à la différence de ce dernier, Aristote donne sa définition d'un « sens commun » qui tout en étant extérieur aux autres cinq autres est inhérent à leur exercice. Ce « sens commun » perçoit les « sensibles communs » mais sans être un sixième sens. En effet, il ne s'agit pas pour Aristote de prouver l'existence d'un sixième sens, puisque pour lui ce « sens commun » se superpose aux cinq sens, sans en faire partie. Il affirme sans ambiguïté : « C'est un fait, par ailleurs qu'il n'est pas d'autre sens que les cinq qu'on appelle la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. »¹⁸. Il n'est donc pas question d'un sens nouveau puisqu'il ne se rattache pas à un organe, comme par exemple la vue à l'œil. Comme nous l'avons vu auparavant, ce sens commun est issu de la synthèse, de la combinaison des « sensibles communs » et des « sensibles propres », qui forment un seul sens : le sens commun. Son rôle est triple puisqu'il perçoit, comme nous l'avons dit les sensibles

16 *Ibid.*, II, 6, 418 a, p. 166.

17 Platon, *Théétète, Oeuvres Complètes*, Tome II, Léon Robin (trad), Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1950, (185a-186a), p 151.

18 Aristote, *De l'âme*, Richard Bodéüs (trad), GF-Flammarion, Paris, 1993, III, 1, 424 b 22, p. 198.

communs, apporte la réflexivité (c'est à dire que nous avons conscience de voir quand nous voyons, sans ce sens commun cette faculté ne serait pas envisageable) et il nous permet de discerner (il nous permet de ne pas confondre couleur, mouvement et forme). Ce sens commun a pour fonction de comparer, d'unifier les données des sens, puisqu'il est issu de la réunion des différents sens.

L'importance de la théorie aristotélicienne du « sens commun » est multiple et dépasse le seul cadre historique. Si nous mettons de côté la distinction tripartite de l'âme que nous propose l'auteur antique, nous devons prendre en considération la séparation des sens. Évoquons ici, la proprioception qui comme nous le verrons plus loin, s'impose pour traiter de la perception et qui n'est pas envisagé par Aristote¹⁹. Par ailleurs, le caractère cloisonné de chacun des sens ne permet pas d'envisager l'intermodalité. Le « sens commun » dont parle Aristote n'est pas l'intermodalité, il s'agit d'une faculté qui regroupe, comme nous l'avons vu, les données des cinq sens. Il ne s'agit à aucun moment de sens en relation les uns avec les autres et d'un « sens commun » regroupant les liaisons ainsi établies. Le sens commun agit à l'extérieur des sens, alors que l'intermodalité agit en interne. Nous pouvons considérer que ce « sens commun » viendrait se superposer à l'interaction des sens. En dépit de ce constat, Aristote doit être considéré comme l'un des premiers grands théoriciens de la perception, qui a pour originalité d'élaborer la différenciation entre « sensible commun » et « sensible propre ». Cette approche de la perception ouvre donc la voie à la question de Molyneux telle qu'elle fut posée. Car il s'agit avant tout d'un problème de la façon dont différents sens vont appréhender une forme. Aristote aurait considéré comment ce « sensible commun », la forme, aurait été mis en œuvre dans ce « sens commun ». Le rôle de ce dernier est celui du discernement, donc la réponse aristotélicienne au problème de Molyneux est positive. Effectivement, ce discernement ayant pour fonction de ne pas confondre une couleur avec une autre, il en serait de même pour la forme. Le « sens commun » est une réponse à part entière au problème posé par Molyneux.

L'héritage aristotélicien sera repensé par la doctrine empiriste, qui s'émancipera de la notion de « sensible commun ». La question du savant dublinois sera rendue notamment possible par la controverse opposant rationalistes et empiristes.

C'est pourquoi dans la première partie de ce projet, nous allons considérer le problème de Molyneux comme une controverse emblématique de l'opposition entre les rationalistes et les empiristes, sur le rôle de l'expérience. Dans le premier chapitre, nous envisagerons l'importance de la notion d'expérience, ainsi que la position doctrinale de Locke et la question de la forme. Puis, dans le second chapitre, nous verrons les différents aspects du débat : l'opposition entre Locke et Leibniz et la question du langage comme étant centrale dans le traitement de cette problématique.

¹⁹ Les raisons en sont purement historiques puisque la notion de proprioception n'apparaît qu'au XIX^e.

Dans la seconde partie , nous avons pour projet d'aborder la modernité de cette question en étudiant les avancées médicales et technologiques. Nous verrons dans le premier chapitre les avancées en matière de substitution sensorielle, ainsi que les cas concrets d'aveugles recouvrant la vue. Il est nécessaire d'aborder cette thématique sous un aspect à la fois neurobiologique et phénoménologique. Les réponses des philosophes contemporains sont très largement influencées par les recherches médicales menée sur la substitution sensorielle comme nous le verrons dans le second chapitre.

PARTIE I

LE PROBLEME DE MOLYNEUX, UNE CONTROVERSE ANCRÉE DANS SON ÉPOQUE

Pour comprendre pourquoi cette question s'est posée en ces termes à ce moment précis de l'histoire de la philosophie, le problème de Molyneux impose de s'intéresser au contexte philosophique, scientifique et culturel du XVII^e siècle. Comme nous l'avons vu, la perception ainsi que le rôle des sens et de l'expérience dans la connaissance avaient déjà été décrits par certains philosophes de l'Antiquité, par exemple Platon, Aristote et Épicure. Cependant, la question que pose William Molyneux prend un sens tout nouveau au XVII^e siècle. Le rationalisme notamment cartésien et le mouvement empiriste s'opposent radicalement sur ce qui serait au fondement de la connaissance. L'empirisme moderne²⁰ s'oppose au rationalisme en considérant comme source et fondement de la connaissance les données sensorielles et donc l'expérience. Le rationalisme, au contraire attribue à la raison une place essentielle dans le fondement des connaissances. La raison est à la fois innée et indépendante de l'expérience sensible dans cette théorie. Contrairement aux théories innéistes, qui prônaient le caractère inné des idées, dans la mesure où elles seraient déjà présentes dans l'esprit depuis la naissance, l'empirisme fait de l'expérience sensible la source de toute connaissance. La question de Molyneux est donc ancrée dans cette réalité philosophique, ne serait ce que par le moment où la question est posée. Ce constat historique ne doit pas nous pousser à des conclusions trop hâtives et faire de cette expérience de pensée un simple « faire valoir » des théories empiristes. Nous devons nous demander si véritablement le problème de Molyneux est un problème typiquement empiriste ou bien symptomatique du débat opposant innéistes et empiristes ou alors si la question de Molyneux permet de dépasser ce simple clivage en permettant à la fois de penser le rôle des sens dans la connaissance et de penser la perception à travers l'expérience sensible et l'intermodalité ?

Tout d'abord, se demander si la vue va apporter des connaissances identiques à celles du tact est une problématique qui se pose dans le cadre d'une théorie empiriste, car elle met au centre de la connaissance l'expérience sensible. Un rationaliste ne se serait pas posé la question dans les mêmes termes, puisque les sens n'interviennent pas directement dans la formation de la connaissance. Ce dernier aurait pu malgré tout s'interroger sur la valeur de cette question en la limitant au seul domaine de la connaissance sensible. Cependant, ce n'est pas la portée que Molyneux avait envisagé en soumettant cette expérience de pensée au plus éminent représentant de l'empirisme : John Locke. Il ne s'agit pas d'aborder cette question comme une problématique uniquement empiriste, mais il faut examiner la possibilité qu'elle puisse relever du débat entre rationalistes et empiristes. Intuitivement, nous sentons que cette controverse classique joue un rôle essentiel dans l'élaboration, à la fois de la question, tout comme de ses réponses. Toute la difficulté va être de déterminer la relation existant entre ce débat et l'expérience de pensée.

²⁰ Naissante au XVI^e siècle, la doctrine empiriste se développera véritablement durant les deux siècles suivants.

Nous pourrions penser que la question ainsi posée s'inscrit tout simplement dans ce débat et que les réponses apportées par les philosophes se distinguent très clairement entre les rationalistes et les empiristes. Les premiers répondent positivement à la question et les seconds par la négative. Cet exercice n'ayant pour seul intérêt de délimiter la frontière entre les deux théories. Pourtant, comme nous allons le voir, les réponses ne sont pas aussi manichéennes. Par exemple, Condillac l'empiriste, répondra positivement à la question. Deux autres possibilités s'offrent à nous : soit la controverse empirisme/rationalisme ne joue aucun rôle dans la question et serait juste le fruit du hasard historique en se situant à la même période, soit la controverse joue un rôle qui reste à identifier mais qui ne transparait pas dans les réponses. Marion Chottin, dans sa thèse, identifie également cette problématique :

Les scientifiques qui s'intéressent aujourd'hui au problème de Molyneux prétendent, pour la plupart, que les champs dans lesquels celui-ci s'inscrit, que ce soit à titre de cause ou à celui d'effet, ne sont autres que ceux de l'empirisme et du rationalisme. Est-ce bien cette opposition qui cristallise les différents enjeux du problème ? Il est permis d'en douter. En effet, les réponses au problème qui nous occupe ne varient pas en fonction du partage traditionnellement admis entre les philosophes rationalistes d'une part et empiristes d'autre part : Condillac, Diderot et La Mettrie, réputés empiristes, ont répondu par l'affirmative à la question du savant irlandais, tandis que Molyneux lui-même, Locke et Berkeley y ont répondu par la négative. Cependant, d'autres éléments nous incitent à attribuer un certain crédit à cette thèse suivant laquelle le problème de Molyneux touche à la distinction de l'empirisme et du rationalisme.²¹

Ainsi, l'une des options à envisager très sérieusement est que la controverse ne joue aucun rôle véritable dans la résolution du problème de Molyneux. Joëlle Proust est de cet avis puisque dès l'introduction de son ouvrage *Perception et intermodalité*, elle pose le problème dans les termes suivants :

Il convient de se demander si le développement de la question, voire la reconnaissance de sa pertinence, exigent comme l'ont cru les instigateurs du problème que l'on prenne parti sur le rôle de la de l'expérience dans la connaissance. Le problème passe-t-il vraiment par l'opposition entre les empiristes, qui reconnaissent que toute connaissance procède de l'expérience, et les innéistes, qui le nient ? Nous allons voir qu'en fait, la réponse positive est tout aussi compatible avec l'empirisme que la réponse négative ; de même d'ailleurs qu'avec l'innéisme »²².

21 Marion Chottin, *Voir et juger. Le problème de Molyneux et ses enjeux philosophiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Thèse, Paris, 2010, p. 19.

22 *Perception et intermodalité. Approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, Joëlle Proust (Dir), Presse universitaire de France, 1997, p 3.

Comme nous l'avions souligné, les réponses des philosophes ne sont pas uniquement motivées par leur appartenance au mouvement empiriste ou rationaliste. Cependant à notre sens, cela n'exclut pas pour autant la controverse empiristes/rationalistes dans la construction du problème. En effet, il nous semble nécessaire d'inclure dans la problématique le rôle de l'expérience dans la connaissance. Le point de départ de la question posée par William Molyneux est justement la détermination du rôle de l'expérience dans l'acquisition de la connaissance. Par contre, nous rejoignons Joëlle Proust sur l'idée que la simple opposition entre les deux doctrines, ne saurait expliquer, ni résoudre la complexité du problème posé. Néanmoins, la simultanéité historique du problème de Molyneux avec le débat qui oppose les rationalistes et les empiristes, ne peut être négligée.

Il faut envisager que l'impact de la controverse théorique se situe à la fois au niveau du rôle de l'expérience dans la connaissance et celui de l'hétérogénéité de la sensation et ainsi que de l'historicité de la perception comme le conçoit Marion Chottin²³. En effet, soit comme le soutient Descartes, la perception sensible ne se modifie pas au cours du temps et l'on envisage un fixisme sensori-perceptif, soit la perception évolue grâce à l'expérience et l'on prend en considération l'aspect d'historicité de la perception²⁴. La naissance du problème de Molyneux est donc issue de la divergence opposant les empiristes et les rationalistes sur le rôle de l'expérience. Sa résolution va prendre en compte un aspect plus large : celui de considérer les sens comme étant totalement hétérogènes ou pas, c'est-à-dire la possibilité de l'intermodalité et également le rapport d'historicité qui peut se mettre en œuvre dans la perception. Ainsi, la question de Molyneux est une question non pas exclusivement empiriste, mais typiquement inscrite dans le débat classique. Elle est emblématique de la question du rôle et de la nature même de l'expérience ainsi que du rapport des sens entre eux. Le débat va esquisser les divers degrés d'intermodalité que l'on peut envisager : une définition large, à savoir la possibilité d'un objet sensible commun au toucher et à la vue, ou une définition plus restreinte où les sens se combinent pour créer l'expérience perceptive.

Dans ce premier chapitre, nous allons étudier plus précisément la notion d'expérience qui permet de comprendre les enjeux du problème, puis nous verrons dans un second temps la question telle qu'elle fut posée à John Locke et les réponses qu'y apportèrent par la suite ses contemporains.

23 Ainsi Marion Chottin (p 23) explique son parti pris de la façon suivante : « Mérian estime donc que la véritable opposition qui, en théorie de la connaissance, structure tout le XVIII^e siècle, touche à l'hétérogénéité des sensations et à l'historicité perceptive qui se trouve engagée par leur progressive unification, et que cette opposition s'est élaborée au travers des différentes résolutions du problème de Molyneux. C'est cette thèse que nous faisons nôtre et souhaitons établir dans la présente étude. Nous entendons ainsi dépasser la définition triviale de l'empirisme, selon laquelle celui-ci fait des sensations l'origine des idées, au profit de celle qui fut, en son temps, proposée par Mérian : l'empirisme des Lumières désigne ce faisceau de philosophies qui ont pensé l'histoire du sensible. »

24 Nous développerons ce point dans la deuxième section de notre étude.

Chapitre I – Une question typiquement empiriste.

Section 1 : Contextualisation du problème à la lumière de la notion d'expérience

Le terme « expérience » dans le sens commun, tout comme dans l'acception philosophique, rencontre une ambivalence due à son étymologie. L'origine latine *experiri*, recouvre la double signification d'« éprouver » et d'« essayer ». Il y a donc à la fois une dimension active et une dimension passive qui s'opposent d'emblée dans la définition. On peut considérer l'expérience soit comme une activité, une tâche à accomplir, ou bien la considérer comme un élément que l'on éprouve et qui peut nous apprendre quelque chose de nouveau. Ce double aspect se retrouve dans la signification philosophique et dans les deux voies doctrinales qui choisirent ou non, de valoriser la fonction de l'expérience dans la connaissance. Si l'on considère l'expérience comme une tâche à accomplir par la suite, et non pas un point de départ, l'esprit est alors le seul siège de l'origine des connaissances. En ce cas, l'expérience n'est pas un principe générateur de connaissances. C'est la position rationaliste. Si au contraire, l'expérience est conçue, au sens logique, comme le point de départ de la connaissance, alors l'esprit humain est considéré comme passif dans la génération de sources immédiates de connaissance. L'expérience devient la source initiale de connaissance : c'est la position empiriste. Pour mieux cerner chacun des deux aspects, nous verrons la position cartésienne qui symbolise le rationalisme, et celle de Locke qui fera de l'expérience une notion centrale de son système philosophique. Cette opposition doctrinale permet de cerner les enjeux de la question de Molyneux et de comprendre les raisons de la controverse qui en découle.

§1 – L'expérience platonicienne

L'expérience, pour les rationalistes, trouve ses limites dans l'autonomie nécessaire de l'esprit comme source de connaissance. En nous plongeant dans *La République* de Platon, dont le propos est avant tout politique, le personnage du vieillard Céphale est marquant. Il est symptomatique de la vision platonicienne de l'expérience dans un sens plus général. Il semble être l'homme d'expérience platonicien par excellence, puisque son grand âge lui permettrait d'acquérir une expérience suffisante pour accéder à une forme de sagesse. Voici les mots par lesquels Socrate se présente à son vieil ami, au tout début du Livre I :

Bien sûr, Céphale répondis-je, je suis heureux de dialoguer avec des gens qui sont avancés en âge. Car il me semble qu'il nous faut apprendre auprès d'eux, comme nous apprenons auprès de gens qui se sont engagés sur un chemin que nous devons sans doute nous aussi parcourir, de quelle nature est ce chemin, s'il est pénible et difficile, ou aisé et agréable.²⁵

Pourtant, cette apparente source de connaissance est rapidement malmenée par Socrate, tant et si bien que Céphale préfère rapidement s'éclipser en prétextant un sacrifice, auquel il avait déjà assisté. Platon en décrivant le débat qui oppose les deux hommes et la dérobade du vieillard, montre au lecteur les limites de l'expérience et l'importance de l'autonomie de l'esprit quelle que soit le type d'expérience acquise. L'esprit ne peut être soumis à l'expérience. Le savoir issu de l'expérience pour Platon est assimilable à une opinion, à laquelle l'esprit ne peut se soumettre²⁶. Dans la première partie de la République, il s'agit de l'expérience non pas issue directement des sens, mais de l'expérience au sens général. Il nous semble nécessaire d'explicitier la position platonicienne car elle est révélatrice du rôle de l'esprit.

Dans le *Théétète*, le personnage central va définir la connaissance comme issue de la sensation : « Celui qui connaît quelque chose perçoit ce qu'il connaît, et, au moins selon ce qui pour le moment est évident à mes yeux, la connaissance n'est pas autre chose que la sensation. »²⁷ Cette conception est celle d'un autre personnage célèbre des dialogues platoniciens : Protagoras. Cette thèse est l'objet de la critique de Socrate, mais comme nous le voyons la théorie selon laquelle le fondement de la connaissance est issu de la sensation était déjà traité par le philosophe antique. L'expérience, en tant qu'issue directement de la sensation, est également envisagée par René Descartes qui opposera sensation²⁸ et entendement dans sa théorie de la connaissance.

§2 – L'expérience cartésienne

Pour comprendre la notion d'expérience chez Descartes, il est nécessaire d'aborder le rôle de l'esprit dans sa théorie de la connaissance. Le XVII^e est fortement marqué par les théories innéistes

25 Platon, *La République*, Georges Leroux (trad), GF Flammarion, Paris, 2004, (I,328 d-e), p75.

26 La preuve en est établie par le dialogue entre Socrate et Céphale concernant la justice ou la fortune (à partir de I, 327a jusqu'à 332e) où le vieil homme est mis à mal. Évidemment, pour Socrate le grand âge n'évite pas le questionnement, la remise en question perpétuelle, donc l'expérience trouve ses limites dans l'autonomie de l'esprit.

27 Platon, *Théétète, Oeuvres Complètes*, Tome II, Léon Robin (trad), Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1950, (151 d-e), p 97.

28 à savoir expérience sensitive.

de René Descartes, ainsi dans *Les Méditations Métaphysiques*²⁹ il développe l'idée selon laquelle l'homme est une substance pensante pourvue d'idées innées, son esprit n'est en ce sens pas vierge à la naissance³⁰, il est la source de toute connaissance. Toutefois, toutes les idées ne sont pas innées pour Descartes. Dans sa troisième méditation³¹, il établit un référencement des idées. Il existe trois types d'idées : 1) les idées innées, des vérités que Dieu a mises en nous 2) les idées adventices qui proviennent de l'extérieur, et 3) les idées factices qui sont créés par nous. Le passage suivant éclaire cette distinction : « Or de ces idées les unes me semblent être nées avec moi, les autres être étrangères et venir de dehors et les autres être faites et inventées par moi même. »³². Ces idées innées sont des vérités que Dieu a mises en l'homme, elles sont totalement distinctes des idées qui pourraient venir des sens. Il faut donc les considérer comme plus claires et plus justes que celles issues des sens. « Car encore que l'idée de substance soit en moi, de cela même que je suis une substance, je n'aurais pas néanmoins l'idée d'une substance infinie, moi qui suis un être fini, si elle n'avait été mise en moi par quelque substance qui fut véritablement infinie. »³³ Descartes est en total accord avec ses prédécesseurs rationalistes lorsqu'il perpétue la pensée platonicienne, faisant de l'esprit humain la première source de connaissance, et non pas l'expérience ou les sens, qui peuvent être trompeurs. Ainsi : « Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai reçu des sens ou par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés. »³⁴ Notre interaction sensorielle avec le monde extérieur ne peut pas influencer sur la connaissance du monde, du fait que les idées adventices ne sont pas, pour lui, des idées sources de connaissance. Donc, pour Descartes l'expérience ne pouvant être source de connaissance, l'esprit est le seul lieu d'activité. La connaissance est issue de l'entendement, l'expérience sensitive ne peut jouer de rôle actif.

§3 – L'expérience lockéenne

Pour les empiristes, au contraire, l'expérience doit être considérée comme un principe logique et non pas comme une source possible de confusion pour l'entendement. John Locke affirmera dans l' *Essai sur l'entendement humain*³⁵ : « l'expérience : c'est là le fondement de toutes

29 René Descartes, *Les Méditations Métaphysiques*, (1641) trad.fr F. Khodoss, Quadrige/Puf, Paris, 1986.

30 Contrairement à la doctrine empiriste des idées que développe Locke dans son *Essai sur l'Entendement Humain*.

31 Cette méditation a pour objectif de prouver l'existence de Dieu

32 *Ibid.* , Méditation troisième, §10, p. 57.

33 *Ibid.* , Méditation troisième, §23, p. 69.

34 *Ibid.* , Première Méditation , §3, p. 27.

35 *Essai sur l'entendement Humain* (1690), Livre II, trad.fr. P. Coste, Paris, Livre de Poche 2009.

nos connaissances ». Les implications d'une telle affirmation sont très importantes et il importe de rappeler ici l'objectif de Locke dans son ouvrage. Comme son titre l'indique, l'objet de l'ouvrage est l'entendement humain. Son interrogation n'est plus portée sur l'objet, mais sur les possibilités et les limites de l'entendement. La définition suivante résume clairement ses intentions : « Locke déplace l'interrogation des objets à connaître vers l'inventaire des pouvoirs de connaissance en vue de déterminer ce que l'entendement peut espérer accomplir. »³⁶. Il souhaite par ce biais, décrire le fonctionnement de l'entendement et sa relation aux idées. Le contenu de la connaissance est analysé et la relation entre les différents contenus, les idées, est passé en revue pour mettre en lumière celle fournie par l'expérience. La théorie des idées de Locke, qui représente le cœur de sa doctrine, diffère de celle de ses augustes prédécesseurs : Platon et Descartes. En offrant un rôle central à l'expérience dans cette entreprise, il affirmera la position empiriste, par opposition à celle des rationalistes. Cette nouvelle approche permettra de repenser les rapports qu'entretiennent la sensation et l'esprit. C'est pourquoi, la question posée par William Molyneux à John Locke s'inscrit dans une problématique rendue possible par la doctrine empiriste. Les sens, comme nous l'avons vu avec le cartésianisme, étaient avant tout trompeurs et source de confusion.

Pour Locke, l'expérience sensorielle est au centre de la connaissance du monde. L'Homme, de par sa relation au monde extérieur, acquiert la connaissance par le biais de ses sens, mais cette relation est active en ce sens que c'est l'expérience qui permet au sujet de connaître. Le monde s'explique quand le sujet en utilisant ses sens expérimente une situation, une sensation qui d'inconnue devient connue car expérimentée. Ainsi, ce n'est pas la raison qui serait le fondement de la connaissance mais l'expérience par le biais des sens. Locke délimite les pouvoirs de la connaissance et le rôle de l'expérience de la façon suivante : « toutes nos connaissances se décomposent en rapports entre des idées, toutes nos idées se décomposent en idées simples, toutes nos idées simples trouvent leur origines dans l'expérience, donc toutes nos connaissances prennent leur origine dans l'expérience »³⁷ Ce simple syllogisme, permet de comprendre pourquoi pour John Locke l'esprit est une : « table rase, vide de tous caractères, sans aucune idée, quelle qu'elle soit »³⁸. L'« idée » au sens lockéen est caractéristique de cette entreprise nouvelle³⁹. Elle se définit ainsi :

36 *Encyclopédie philosophique universelle, Les Œuvres philosophiques*, Tome I, André Jacob (dir), Paris, PUF, 1992.

37 Marc Parmentier, *Le vocabulaire de Locke*, Paris, Ellipse, 2002.

38 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II .i ,2, p. 216.

39 Il se démarque totalement de la définition platonicienne et cartésienne. Ainsi pour un platonicien une idée l'*éidos*, est ce qui demeure identique quel que soit la multiplicité de l'objet. C'est ce caractère identique qui constitue l'essence de l'objet. Nous voyons que pour Locke et c'est la preuve de son intention novatrice, l'idée a un rôle bien différent puisqu'il le considère comme contenu de connaissance et non pas contenu de l'objet. Il ne s'agit pas non plus

« J'appelle idée tout ce que l'esprit aperçoit en lui même, toute perception qui est dans notre esprit lorsqu'il pense »⁴⁰. Il faut noter avant tout que la version anglaise du texte est plus explicite.⁴¹ En effet, nous pouvons traduire à l'instar de Philippe Hamou⁴² : « j'appelle idée tout ce que l'esprit perçoit en lui même, ou est l'objet immédiat de la perception, de la pensée ou de l'entendement. ». Dans le cas qui nous occupe le lien entre la vue et l'esprit est direct et immédiat : il n'y a pas d'intermédiaire .

La première distinction dans le système lockéen est celle des idées simples et des idées complexes. On ne peut véritablement comprendre les conditions générales rendant possible l'expérience sans aborder la notion d'idée telle que la conçoit l'auteur de l'*Essai*. Tout d'abord, quand il parle d'idées, ce n'est évidemment pas au sens contemporain de la notion, ni au sens cartésien. Il en donne, dès son avant propos, une définition qui englobe plusieurs termes généraux : « je m'en suis servi pour exprimer tout ce qu'on entend par fantôme (*phantasm*) notion, espèce, ou quoi que ce puisse être qui occupe notre esprit lorsqu'il pense. »⁴³. L'élément commun de ces termes est celui de l'immédiateté. Les idées tiennent une place centrale dans le système philosophique de Locke. Un grand nombre de chapitres sont consacrés à cette notion. En effet, dès son avant propos comme nous venons de le voir, la notion est définie.

Mais avant que d'entrer en matière, je prierai mon lecteur d'excuser le fréquent usage que j'ai fait du mot d'idée dans le traité suivant. Comme ce terme est, ce me semble, le plus propre qu'on puisse employer pour signifier tout ce qui est l'objet de notre entendement lorsque nous pensons, je m'en suis servi pour exprimer tout ce qu'on entend par fantôme, notion, espèce, ou quoi que ce puisse être qui occupe notre esprit lorsqu'il pense, et je n'aurai pu éviter de m'en servir aussi souvent que j'ai fait.⁴⁴

La distinction essentielle établie par Locke entre les idées revient à séparer les idées simples des idées complexes. Les idées simples sont celles qui entrent dans l'âme : « d'une manière simple et sans mélange »⁴⁵. Elles ne sont pas présentes au départ dans l'esprit humain et prennent chez Locke deux formes : les « idées de sensations » qui sont consécutives aux informations que les sens nous apportent et les « idées de réflexion ». Ces deux sources forment donc l'expérience, qui est donc d'un principe qui serait antérieur à l'expérience.

40 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, viii, 8, p. 255.

41 « *whatesoever the mind perceives in itself or is the immediate object of perception , thought or understanding , that I call idea* ».

42 Auteur des commentaires et notes de la version de l'ouvrage cité.

43 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, , Avant Propos, 8, p. 132.

44 *Idem*.

45 *Ibid.* , II, ii, 1, p. 235.

constitutive des idées simples. La thèse de Locke est donc que les idées simples, qu'elles soient internes ou externes, trouvent leur source dans l'expérience. Le lien qui s'établit entre les idées simples et l'expérience est garantie par une certaine « passivité » de l'esprit. L'esprit, comme l'indique l'intitulé du paragraphe 2 « ne peut ni faire ni détruire des idées simples »⁴⁶, il ne peut donc créer de nouvelles idées simples, ni même les écarter quant elles se présentent. D'une certaine façon cette passivité relève de la soumission et révèle la force de l'expérience dans ce système.

Mais il n'est pas au pouvoir des esprits les plus sublimes et les plus vastes, quelque vivacité et quelque fertilité qu'ils puissent avoir, de former dans leur entendement aucune nouvelle idée simple qui ne vienne par l'une de ces deux voies que je viens d'indiquer.⁴⁷

L'exemple que donne l'auteur est très simple : nous ne pourrions pas identifier un goût ou une odeur , c'est à dire avoir l'idée de ce goût ou de cette odeur sans l'avoir déjà « sentie ». Cela confirme que l'idée d'une odeur, par exemple, ne peut être créée de toutes pièces par l'entendement ; l'expérience joue donc un rôle essentiel et originaire dans l'idée. A ce stade de la démonstration, il semble évident que le même processus est valable pour une idée de forme : un aveugle ne peut avoir l'idée de sphère sans l'avoir déjà expérimentée ; son entendement n'est pas à même de la créer.

Cependant, cette passivité de l'esprit ne signifie pas une inaction totale de ce dernier car l'esprit doit être actif pour reconnaître qu'il fait face à une idée simple. Sa source est bien évidemment l'expérience mais il est nécessaire que l'esprit soit actif pour reconnaître une idée.

Les idées complexes naissent, pour leur part de la relation que l'esprit opère entre les idées simples. Le rôle de l'expérience est essentiel car, si l'on considère l'esprit comme une page vierge alors ce qui permettrait de remplir cette page de signes, de symboles, serait l'expérience, puisque cette dernière est constitutive des idées simples. Un passage permet de mieux comprendre ce point de vue :

Les sensations extérieures et intérieures sont les seules voies par où je puis voir que la connaissance entre dans l'entendement humain. Ce sont là, dis-je, autant que j'en puis m'en apercevoir, les seuls passages par lesquels la lumière entre dans cette chambre obscure. Car, à mon avis, l'entendement ne ressemble pas mal à un cabinet entièrement obscur, qui n'aurait que quelques petites ouvertures pour laisser entrer par dehors les images extérieures et visibles, ou, pour ainsi dire, les idées des choses.⁴⁸

46 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, ii, 1, p. 236.

47 *Ibid.* , II, ii, 1, p236.

48 *Ibid.*, II, xi,17, p. 294.

Cette métaphore de la *camera obscura*⁴⁹ permet de mieux cerner l'empirisme de Locke, dans la mesure où les idées simples sont donc imprimées dans l'esprit, ce qui suggère dans un premier temps une certaine passivité de l'esprit. De là, l'esprit va en quelque sorte appliquer les relations nécessaires pour former des idées plus complexes. L'expérience est donc pionnière dans l'esprit humain. Pour Locke, l'hypothèse d'un individu privé d'un de ses sens permet de confirmer le rôle essentiel de l'expérience puisque, pour un aveugle, certaines idées lui seraient totalement étrangères puisque ce dernier serait privé de la vue. Nous voyons ici pourquoi le problème de Molyneux est une question typiquement empiriste dans la mesure où sa problématique repose essentiellement sur l'importance centrale de l'expérience dans la création des idées.

Traditionnellement, quatre types d'idées simples sont répertoriés: 1) Les idées simples qui proviennent d'un sens unique, par exemple la couleur pour la vue. 2) Les idées simples qui sont issues de plusieurs sens par exemple la spatialité, qui fait intervenir la vue et le toucher. 3) les idées simples issues de la seule réflexion comme la perception et enfin 4) les idées simples relevant à la fois de la réflexion et de la sensation comme le plaisir et la douleur.

Le problème que soumet Molyneux à l'auteur de *l'Essai*, relève des idées simples issues de la réflexion, c'est pourquoi il choisit d'insérer cet extrait de leur correspondance, dans son chapitre relatif à la perception. Mais il ne faut pas négliger la deuxième catégorie d'idées. En effet, les idées simples relevant de plusieurs sens jouent un rôle prépondérant dans cette question, notamment dans le lien qui s'établit entre elles pour former cette idée de spatialité. Car la question de Molyneux ne porte pas sur un cercle ou un carré mais sur un cube ou une sphère, donc sur un objet tridimensionnel. La notion d'expérience, telle qu'elle est envisagée par John Locke, est la racine du problème posé par son confrère. Nous voyons ainsi le rôle essentiel que joue la notion d'expérience dans le problème posé par le Dublinois. En effet, les idées simples de sensation et les idées simples de réflexion qui entrent en jeu dans la problématique sont celles issues de l'expérience. Le problème de Molyneux, est donc une question charnière de l'âge classique. L'évolution de la notion d'expérience, permet de poser la question en ces termes. Elle est donc symptomatique de ce qui est le point d'opposition essentiel entre rationalistes et empiristes : le rôle de l'expérience dans le fondement de nos connaissances.

49 La *camera obscura* était un dispositif qui permettait de projeter sur le mur d'une chambre obscure l'image inversée du monde extérieur, elle était notamment utilisée par des peintres. Kepler en 1604 avait appliqué son principe pour expliquer la formation de l'image rétinienne.

Section 2 : Le problème posé par William Molyneux

Dans une lettre envoyée à John Locke le 7 juillet 1688, William Molyneux pose le problème suivant :

Supposez un aveugle de naissance, qui soit présentement homme fait, auquel on ait appris à distinguer par le seul attouchement un cube d'un globe, du même métal et à peu près de la même grosseur, en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre il puisse dire quel est le cube et quel est le globe ; supposez que le cube et le globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue. On demande si en les voyant sans les toucher, il pourra les discerner, et dire quel est le globe et quel est le cube.⁵⁰

§1 – Description du problème

Le problème énoncé, il s'agit maintenant de relever deux éléments fondamentaux qui en font une question propre à la position empiriste. Nous verrons en premier lieu pourquoi l'aveugle de Molyneux est un adulte et en second lieu pourquoi ce problème est avant tout une question de forme.

Nous devons dans un premier temps, nous attarder sur la nature de l'individu, du sujet dont il est question. Le premier élément du problème est celui de l'aveugle de naissance qui est un adulte, car c'est ce qu'il faut comprendre par « homme fait ». L'hypothèse d'un adulte n'est pas anecdotique et s'inscrit dans la controverse doctrinale majeure qui oppose rationalistes et empiristes. Il faut comprendre que ce dernier a déjà acquis une connaissance du monde suffisante, il n'est plus dans la période infantile de découverte du monde qui l'entoure. Le fait qu'il s'agisse d'un aveugle de naissance et non qu'il ait été atteint de cécité à un âge plus tardif a son importance. Car dès l'origine, son esprit créa sa relation au monde dépourvue du sens de la vue. Nous pouvons supposer que pour Molyneux, l'hypothèse ne pourrait pas être valable si la cécité a atteint le sujet dans sa petite enfance. Car les souvenirs des formes et des couleurs pourraient influencer sur l'expérience de pensée que le savant nous propose. Le sujet doit avoir une construction mentale liée uniquement à sa cécité. Ce qui pourrait sembler n'être qu'un point de détail dans l'énoncé de Molyneux, est en fait un élément essentiel pour comprendre les enjeux et la démarcation qu'opèrent les empiristes sur la question de la perception. Ils se démarquent ainsi des théories cartésiennes. Pour Descartes, le statut des enfants ne diffère pas de celui des adultes dans le cas de la perception. Le jugement, chez Locke

⁵⁰ John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, ix, 8, p. 271.

est un attribut de l'âge adulte. En revanche pour Descartes, ce n'est qu'un fait qui permet d'établir la conformité entre le réel et l'apparence. L'analyse de Marion Chottin sur ce point est très claire:

En somme, à aucun moment, selon Descartes, le jugement ne donne à percevoir le relief et la distance du bâton : son rôle est uniquement de statuer sur la conformité de l'apparence à la réalité des choses. C'est dire que le monde perceptif des enfants constitue, d'après Descartes, une représentation déjà tridimensionnelle. Sur ce point, les *Réponses* ne disent pas autre chose que la *Dioptrique* : la distance, et par conséquent le relief, font partie des effets instantanément produits par les lois divinement instituées.⁵¹

La position cartésienne, s'explique par ce que nous avons étudié dans la première section sur les idées innées. Dieu a mis en nous et ce dès l'enfance des idées innées, le jugement ne pouvant faire varier cette constante. Pour Locke, l'expérience étant au centre, seuls les adultes sont capables de juger ce qu'ils voient. Les enfants eux n'en sont pas capables, ils ne jugent pas ce qu'ils voient. La raison en est simple : l'expérience répétée permet ce jugement. La théorie cartésienne des idées innées sur ce point n'est pas recevable pour Locke. Ainsi, dans *l'Essai* nous retrouvons cette clarification:

Si nous considérons avec soin les enfants nouvellement nés, nous n'aurons pas grand sujet de croire qu'ils apportent beaucoup d'idées avec eux en venant au monde. [...] On peut remarquer comment différentes idées leur viennent ensuite par degrés dans l'esprit, et qu'ils n'en acquièrent justement que celles que l'expérience, et l'observation des choses qui se présentent à eux excitent dans leur esprit ; ce qui peut suffire pour nous convaincre que ces idées ne sont pas des caractères gravés originairement dans l'âme.⁵²

C'est pourquoi dans la formulation même du problème de Molyneux, l'aveugle est un adulte, cela démontre que la question s'inscrit dans une démarche empiriste.

Le deuxième élément que nous relevons, est que cet aveugle est capable de reconnaître un cube ou une sphère uniquement par le toucher. Les deux objets étant similaires quant à leur composition et leur taille : « le même métal et à peu près la même grosseur ». La question porte sur la forme de l'objet appréhendé et non pas sa taille ou sur la distance. La question de Molyneux, n'est pas non plus uniquement celle de la capacité pour un aveugle de différencier tel objet de tel autre en usant de son seul sens de la vue. Certes, une objection recevable serait de dire que l'aveugle va devoir différencier l'objet appréhendé par le tact de celui appréhendé par la vue. En ce cas la question serait également celle du discernement dont serait capable le sujet, lors du passage d'une

⁵¹ Marion Chottin, *Voir et juger. Le problème de Molyneux et ses enjeux philosophiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Thèse, Paris, 2010, p. 93.

⁵² John Locke, *Essai sur l'entendement humain*, I, iii, 2, p. 188-189.

modalité sensorielle à une autre. Nous adhérons totalement à cette lecture du problème, cependant nous choisissons dans cette étude de considérer que la question de la forme se situe au premier plan pour résoudre la question.

Dans le cadre de l'expérience de pensée, il faut supposer que la vue nouvellement acquise par l'ancien aveugle, est en tout point similaire à celle d'un voyant en parfaite santé (ce qui encore aujourd'hui semble extrêmement difficile⁵³). Une vue partielle où la personne ne pourrait pas reconnaître la profondeur de champ ou différencier une couleur d'une autre ne pourrait être envisagée dans le cadre de l'expérience de pensée. Donc, cet aveugle de naissance recouvre une vue quasi parfaite et se retrouve à nouveau face au même cube et au même globe qu'il avait jusqu'alors appréhendés par le toucher. L'entendement peut-il espérer une reconnaissance immédiate des formes ? Peut-on imaginer une interaction entre les différentes expériences sensorielles, produisant une connaissance identique ? Si tel est le cas, alors l'intermodalité serait-elle la source de connaissance la plus complète ? Par ailleurs, cette substitution d'un sens par un autre, devrait-elle avoir un impact non seulement sur la connaissance déjà acquise par le biais du toucher, mais également sur le contenu perceptif en lui-même ? Cette première série de questions ont toutes un point commun : le rôle de l'expérience dans la connaissance. Locke, en intégrant cette question dans son ouvrage, a eu pour objectif de s'en servir pour expliciter la proposition empiriste, qui fait de l'expérience un principe et non un problème.

§2 – Les enjeux face à l'Essai de John Locke

La seconde édition de *l'Essai* a été remaniée et paraît en 1694 à l'aune des remarques de Molyneux en particulier le chapitre II.21 qui fut corrigé et II.37 qui fut ajouté. La question posée, apparaît clairement dans le chapitre IX du Livre II que consacre Locke à la perception. Dans le paragraphe 8 : « Les idées qui viennent par voie de sensation sont souvent altérées par le jugement des personnes faites »⁵⁴ Locke reprend dans son ouvrage la réponse que Molyneux formula à sa propre question.

Non, car bien qu'il ait acquis l'expérience de la façon dont un globe et un cube affectent son toucher, il n'est pas encore parvenu à l'expérience que ce qui affecte de telle ou telle manière son toucher doit affecter de telle

53 Il s'agit pour lui d'un véritable cas d'école puisque la première opération de la cataracte date de 1728 par le Dr Cheselden.

54 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, ix,8, p. 271.

manière sa vision; ou qu'un angle saillant d'un cube qui a appuyé sur sa main de façon inégale apparaîtra à son œil comme il le fait avec le cube.⁵⁵

John Locke reconnaît cette analyse comme pertinente, puisque tout comme son ami il met au cœur de la connaissance l'expérience. Il y a dans cette première réponse de l'irlandais, un élément phare : l'expérience dans ce cas précis ne saurait influencer sur plusieurs sens. C'est-à-dire que, l'expérience acquise dans un domaine sensible ne peut avoir d'influence dans l'acquisition de connaissance par le biais d'un autre sens. C'est là un point capital, il s'agit du rejet d'une certaine conception de l'intermodalité où l'expérience acquise par le toucher permettrait d'avoir des connaissances qui seraient identiques à celles acquises par la vue. Il faut y voir un cloisonnement de la connaissance dans le cas précis de la vision car, comme le dit Locke un peu plus loin : « Mais cela est ordinaire dans les idées qui nous viennent par les yeux, parce que la vue est le plus étendu de tous nos sens »⁵⁶. La vue est donc un sens à part, puisqu'il est considéré comme le plus étendu, sans extrapoler il faut bien comprendre que pour Locke, c'est la source de connaissance la plus complète pour appréhender le monde. Il est aussi le plus étendu pour lui, car couleur et lumière ne sont concevables que par le biais de ce sens. L'auteur précise que ces notions sont possibles car la vue « introduit dans l'esprit l'idée » de toutes ces notions. En fait la vue n'est pas un simple vecteur passif de ces idées, ces dernières sont rendues possibles uniquement grâce à la vue. Pourtant, un peu plus tôt dans le chapitre V, il notera que les idées d'étendue et de figure peuvent avoir des effets perceptibles sur la vue et également sur le toucher, car elles s'impriment sur ces sens par le biais des idées de ces choses. « Les idées qui nous viennent à l'esprit par plus d'un sens sont celles d'espace ou de l'étendue, de la figure, du mouvement et de repos. Car, toutes ces choses font des impressions sur nos yeux et sur les organes de l'attouchement.»⁵⁷. Il ne faut pas y voir un paradoxe avec la citation précédente qui mettait en avant la prééminence de la vue, mais comprendre que le cheminement voulu par Locke : les idées d'espace ou de figure peuvent s'imprimer sur les sens à la fois de la vue ou du toucher. Cela ne remet pas en cause le caractère exhaustif de la vue. Ce que dit Locke dans sa réponse à Molyneux, et qui est en accord avec sa théorie développée dans ce chapitre, c'est que l'origine de ces idées dans l'esprit humain est la vision. Dans le même temps, les idées d'étendue, de figure, mouvement et repos s'impriment à la fois dans la vision et le toucher, la vision est donc présente à chaque fois. On peut se passer du toucher pour acquérir la connaissance

55 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, ix, 8, p. 271.

56 *Ibid.*, II, ix, § 9 p. 272.

57 *Ibid.*, II, v, p. 246.

d'une couleur par exemple, mais pas de la vue qui est nécessaire dans tous les cas. L'esprit tire donc l'origine de ses idées de la vue.

§3 – La question de la forme

Nous voyons que l'élément essentiel est également celui de la spatialisation que permet la vue, puisque le toucher exclut une appréhension globale de la forme (donc de la spatialisation) c'est ce qui est dit par la formule « de façon inégale ». Par « spatialiser », il faut comprendre l'action de repérer et de différencier dans l'espace, les distances, les positions et les formes. La définition commune comme nous le voyons, ne fait pas de la vue l'unique sens jouant un rôle dans cette action. Puisque « spatialiser », c'est permettre au sujet de se repérer et de différencier les objets grâce à plusieurs sens. Le toucher est sans doute le premier des sens, après la vue qui doit être envisagé. Quoi de plus simple en effet que d'évaluer une forme en utilisant le tact. C'est ce que font avec une dextérité évidente les aveugles. Le toucher, tout comme l'ouïe, sont considérés comme étant plus développés chez les non-voyants que chez les voyants⁵⁸. Ils pourront décrire avec une infinie précision une forme, en utilisant le seul toucher. L'ouïe est également un vecteur très important dans la spatialisation, puisqu'elle leur permet de déterminer avec une grande précision la distance qui peut séparer une personne d'un objet bruyant, ou de la situer dans l'espace. La spatialisation n'est pas le fruit de la seule vision. D'autres facultés peuvent être mises en œuvre pour permettre la reconnaissance des formes. Un autre aspect de la spatialisation à souligner est celui de

⁵⁸ De très nombreuses études furent menées à ce sujet. Diderot dans sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* évoque déjà les capacités des aveugles à percevoir les obstacles sans les voir : « Saunderson avait de commun avec l'aveugle du Puisaux d'être affecté de la moindre vicissitude qui survenait dans l'atmosphère, et de s'apercevoir, surtout dans les temps calmes, de la présence des objets dont il n'était éloigné que de quelques pas. ». Des études plus récentes en viennent à la même conclusion : l'écholocalisation, la faculté à repérer les obstacles grâce à l'ouïe, est plus développée chez les non-voyants. C'est une capacité naturelle de l'Homme comme le décrit Köhler dans son article paru en 1964 « *Orientation by aural clues. American Foundation for the blind.* ». L'usage quotidien de cette capacité chez les aveugles permet une réelle amélioration de la perception de l'environnement. Chez les voyants cette faculté est en sommeil, tandis que chez l'aveugle est active. Nous citerons à ce propos l'étude très récente de Daniel Kish en 2009 intitulée « *Flash Sonar Program : helping blind people learn to see* », qui propose un programme d'entraînement basée sur l'écholocalisation active pour les non voyants afin d'améliorer cette faculté. Il faut savoir que l'aveugle arrive à distinguer aussi bien les textures (tissus, bois) que les formes (carré, triangle). La thèse de psychologie de Nicolas Baltenneck soutenue en 2010 : *Se mouvoir sans voir Incidences de l'environnement urbain sur la perception, la représentation mentale et le stress lors du déplacement de la personne aveugle*, permet d'avoir un panorama complet sur les études menées sur les capacités perceptives des non voyants.

la kinesthésie qu'il faut différencier de la proprioception⁵⁹. La proprioception, est la faculté pour le sujet de déterminer où se situe une partie de son corps dans l'espace, tandis que la kinesthésie est celle de la sensation du mouvement de la partie de son corps dans l'espace. La kinesthésie relevant plus d'un aspect spécifique de la proprioception. Ce qui est une perception des mouvements et de la position du corps relève de la spatialisation. La vue ne doit pas être considérée comme l'unique source de spatialité. Par exemple, un basketteur n'a pas besoin de regarder son ballon pour dribbler et rentrer la balle dans le panier. La kinesthésie permet sans l'aide de la vue de se repérer dans l'espace. Pourtant à l'Âge Classique, pour Locke notamment, la prééminence de la vue et de son rôle unique dans la perception spatiale semble évidente. L'esprit ne peut recevoir par le biais du toucher qu'une information partielle. Il est nécessaire, pour avoir l'idée de la forme présentée, que la vue soit utilisée. La vue permettrait d'avoir une idée immédiate pour repérer la forme puisqu'elle est « le plus étendu de tous nos sens »⁶⁰. Il ne peut s'agir d'une idée immédiate si elle doit d'abord passer par le filtre de la réflexion pour que la forme soit repérée. Donc, du point de vue de Locke et de Molyneux cette action est impossible par le toucher, la forme sphérique ou cubique nécessite pour une connaissance immédiate, la vue. La donnée essentielle soulevée par Locke est celle de l'expérience. Il faut (pour cet aveugle devenu voyant) faire une première fois l'expérience de la vue d'une forme pour pouvoir ensuite l'identifier, puisqu'il s'agit d'une idée simple que l'entendement ne peut créer de lui même. Les expériences répétées de connaissance, par le toucher ne lui seront d'aucune aide une fois le passage à la vue opéré. En effet, ce qui est appris par un sens ne peut en aucun cas influencer sur un autre, ou en tout cas dans l'ordre sensitif proposé : toucher puis vue. L'intermodalité est ici mise de côté. Nous voyons ici donc l'importance de l'exemple choisi par William Molyneux : la question de la forme est centrale pour Locke, puisqu'il la considère comme une idée simple, comme ce qu'il a décrit dans le début du chapitre V dont le titre est « Les idées simples qui nous viennent par divers sens ». La question de la figure et de l'espace sont pour lui des idées simples qu'il définit comme les « matériaux de toute notre connaissance »⁶¹. Les idées simples comme nous l'avons dit plus tôt, sont soit des idées consécutives aux informations que les sens nous apportent, soit les idées de réflexion. Dans ce cas, il s'agit des idées issues des informations sensorielles. Il s'agirait d'idées que nous pourrions qualifier de primaires à l'instar des couleurs primaires, qui servent de base pour toutes les autres couleurs. Il dit : « Lorsque que l'entendement a

59 Il est à noter que de nombreuses controverses subsistent quant à la définition et à la différenciation entre les deux notions voir à ce sujet : Olivier Massin et Jean-Maurice Monnoyer, « Toucher et proprioception, Le corps, milieu tactile ». in *Toucher*, n°26, Paris, 2003. Cet article replace avec précision l'évolution des termes ainsi que leur résonances philosophiques.

60 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, ix, § 9 p. 272.

61 *Ibid.*, II, ii, 2 p. 236.

une fois reçu ces idées simples il a la puissance de les répéter, de les comparer et de les unir jusqu'en une variété presque infinie »⁶². Il s'agit donc d'une sorte de matériau brut, nécessaire pour l'entendement pour former des idées complexes. La figure et l'espace sont donc des idées simples, en leur qualité de matériau de l'ensemble de la connaissance. La question posée par Molyneux devient donc centrale.

62 *Essai sur l'entendement Humain*, II, ii, 2 p. 236.

Chapitre II – Le débat

Section 1 : L'opposition théorique entre Locke et Leibniz

Contemporain de Locke et de Molyneux, Leibniz⁶³ rédige dans la grande tradition de la controverse de l'époque un ouvrage qui est la réponse de l'auteur à l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke. Le titre est sans équivoque *Nouveaux essais sur l'entendement humain*⁶⁴. Achievé en 1704, le livre paraît en 1765. Plusieurs raisons à cette publication tardive et finalement posthume, tout d'abord un remaniement relatif au style du texte, qui paraissant en français demandait une relecture. Puis la nouvelle édition enrichie des *Essais* par John Locke, qui poussa donc Leibniz à revoir son ouvrage. Enfin, Locke meurt en 1704, il était donc inconvenant de publier un ouvrage à l'encontre d'un homme venant tout juste de mourir. Les *Nouveaux Essais* prennent la forme d'un dialogue, entre un personnage Philalèthe, soutenant les idées empiristes de Locke et Théophile qui lui objecte celles de Leibniz. L'objectif de l'ouvrage est de réfuter les thèses de Locke, qui comme nous l'avons vu défend une position empiriste sur les idées. Tandis que Leibniz pour sa part s'inscrit dans la lignée des rationalistes. Pour Leibniz, la réponse au problème de Molyneux est affirmative, l'aveugle en usant de sa réflexion serait capable de reconnaître le cube :

Il me faudrait donner du temps pour méditer cette question, qui me paraît assez curieuse : mais puisque vous me pressez de répondre sur le champ, je hasarderai de vous dire entre nous que je crois que, supposé que l'aveugle sache que ces deux figures qu'il voit sont celles du cube et du globe, il pourra les discerner, et dire sans toucher : ceci est le globe, ceci le cube⁶⁵.

Dans un premier temps, nous allons voir comment Leibniz et Locke s'accordent sur plusieurs éléments de leur théories. Dans un second temps, nous verrons comment et pourquoi Leibniz apporte une réponse différente de celle de Locke au problème qui nous occupe.

Leibniz va considérer à l'instar de son prédécesseur que l'image visuelle est bidimensionnelle. Il s'agit d'images planes que nous arrivons à juger comme tridimensionnelles grâce à un jeu d'ombres et de lumière. Si nous comparons les deux auteurs, nous voyons que Locke dans l'*Essai* écrit :

63 Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) est philosophe, mathématicien et philologue allemand.

64 Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Garnier Flammarion, Paris ,1990.

65 *Ibid.* , II, ix, 8 p. 106.

Ainsi, lorsque nous plaçons devant nos yeux un corps rond d'une couleur uniforme, d'or par exemple, d'albâtre ou de jais, il est certain que l'idée qui s'imprime dans notre esprit à la vue de ce globe, représente un cercle plat, diversement ombragé, avec différents degrés de lumière dont nos yeux se trouvent frappés.[...] de sorte que joignant à la vision un jugement que nous confondons avec elle, nous nous formons l'idée d'une figure convexe et d'une couleur uniforme, quoique dans le fond nos yeux ne nous représentent qu'un plan ombragé et coloré diversement, comme il paraît dans la peinture.⁶⁶

Leibniz est de cet avis et il reprend également comme métaphore la peinture :

Mais on ne saurait distinguer exactement par le dessin le dedans d'un cercle, du dedans d'une surface sphérique bornée par ce cercle, sans le secours des ombres ; le dedans de l'un et de l'autre n'ayant pas de points distingués ni de traits distinguants, quoiqu'il y ait pourtant une grande différence qui doit être marquée.⁶⁷

Cette métaphore montre que la vue est confrontée à une image bidimensionnelle. Ce point de vue est à rapprocher de la découverte de Kepler⁶⁸ de l'image rétinienne à laquelle il est fait clairement référence.

Car nous ne voyons que l'image proprement, et nous ne sommes affectés que par les rayons. Et puisque les rayons de la lumière ont besoin de temps (quelque petit qu'il soit), il est possible que l'objet soit détruit dans cet intervalle, et ne subsiste plus quand le rayon arrive à l'œil et ce qui n'est plus ne saurait être l'objet présent de la vue.⁶⁹

Leibniz et Locke s'accordent donc sur l'idée que la vue offre une image plane bidimensionnelle, mais leur proximité ne s'arrête pas là : ils sont du même avis au sujet de la séparation entre les sensations visuelles et tactiles. Ainsi, Leibniz, pour appuyer la position lockéenne sur ce point écrit :

Il faut que ces deux géométries, celle de l'aveugle et celle du paralytique, se rencontrent et s'accordent et même reviennent aux mêmes idées, quoiqu'il y ait point d'images communes.⁷⁰

66 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, ix, 8, p. 271.

67 Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Garnier Flammarion, Paris, 1990, II, ix, § 8, p. 105-106.

68 Kepler en 1604 rédige *Ad Vitellionem paralipomena*, ouvrage dans lequel il décrit la composition de l'œil humain et comment le cristallin et la cornée réfractent les rayons lumineux pour former une image inversée de l'objet vu. C'est le cerveau qui inverse l'image pour que nous la voyons de façon correcte. Cette découverte introduit une profonde rupture avec les théories scientifiques de l'époque et influa sur la philosophie comme nous le voyons.

69 Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, II, ix, 8, p. 106.

70 Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, II, ix, 8, p. 107.

Le philosophe de Hanovre prend ici ses distances avec la théorie cartésienne qui envisageait une certaine homogénéité entre la vue et le toucher, puisque ces sens partageaient les idées innées mise par Dieu en nous. C'est ici l'un des points de rupture fondamentaux de la théorie lebnizienne avec le rationalisme cartésien. Pour Leibniz les idées sont innées, mais pas au sens cartésien où l'origine était divine. Il ne s'agit pas pour lui de nier le rôle de la sensation, mais de mettre en avant celui de la réflexion. Pour Leibniz, la nature de la perception est d'être composée de « petites perceptions ». Il va distinguer la perception de l'aperception, ce qui exclut une perception globale et directe de la forme.

J'aimerais mieux distinguer entre perception et s'apercevoir. La perception de la lumière ou de la couleur par exemple, dont nous nous apercevons, est composée de quantité de petites perceptions, dont nous nous apercevons, mais où nous ne prenons point garde devient aperceptible par une petite addition ou augmentation.⁷¹

La différence de traitement du problème de Molyneux et plus généralement du traitement de la perception par Locke et Leibniz réside dans l'appréciation du rôle de l'expérience. Certes, les deux auteurs ont une analyse similaire de l'image visuelle qui est bidimensionnelle, cependant autant pour Locke les acquisitions de l'expérience permettent au jugement de jouer son rôle dans le passage à la tridimensionnalité, autant pour Leibniz la géométrie naturelle se substituera ici à l'expérience. Nous avons vu que pour Leibniz, la vue opère une analyse bidimensionnelle de l'objet ; grâce aux ombres et aux lumières, l'esprit peut se représenter le cube en le différenciant d'un carré. Cette capacité de représentation est essentielle, le simple usage de la vue n'est pas suffisant. Ce qui permet cette représentation pour Leibniz, c'est la géométrie naturelle⁷². Ainsi, là où Locke met en avant l'expérience comme permettant un jugement « cela en vertu d'un jugement que la coutume nous a rendu habituel »⁷³; Leibniz choisi de mettre en avant la géométrie naturelle comme source de distinction : « S'il n'avait pas ce moyen de discerner les figures, un aveugle ne pourrait pas apprendre les rudiments de la géométrie par l'attouchement.⁷⁴ ».L'usage des mathématiques va permettre à Leibniz d'apporter une réponse positive au problème, contrairement à Locke qui met en

71 *Ibid.* , II, ix, 4 p. 105.

72 Ce qu'il faut appeler la géométrie naturelle est l'élément de distinction sur lequel se base également Elisabeth Pacherie comme limite de différenciation entre les réponses des contemporains de Molyneux dans son ouvrage E. Pacherie, « Du problème de Molyneux au problème de Bach-y -Rita » in *Perception et intermodalité. Approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, Joëlle Proust (Dir), Presse universitaire de France, 1997.

73 John Locke, *Essai sur l'entendement Humain*, II, ix, 8 , p. 271.

74 Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, II, ix, 10 p. 107.

avant l'expérience. L'aveugle de Leibniz se doit d'être instruit du fait qu'il s'agisse d'une sphère ou d'un cube. Car, par le biais des données mathématiques, il pourra palier à cette absence de certitude dans la perception visuelle en créant ce lien manquant. Élisabeth Pacherie dira que « la relation entre carré visuel et carré tangible pourra être inférée à partir des propriétés qu'ils partagent »⁷⁵ L'inférence est une opération logique de déduction qui consiste, à partir d'indices présents, à rendre explicite une information qui n'est qu'évoquée ou supposée connue. Donc, dans le cas qui nous occupe, la relation existant entre le carré tangible et le carré visuel peut se déduire grâce à cette géométrie. C'est pourquoi Leibniz parlera de géométrie naturelle et non pas d'expérience. Ainsi, bien que s'accordant sur un certains nombres de points, Leibniz et Locke divergent sur un point essentiel, à savoir le rôle de l'expérience. Le point de vue de Leibniz est celui d'un rationalisme certes différent de celui de Descartes, mais qui ne peut s'apparenter à de l'empirisme.

Section 2 : Le langage au centre de la perception

§1 – Berkeley, l'idéaliste empiriste :

Georges Berkeley⁷⁶ est un philosophe empiriste, fondateur de l'idéalisme empiriste. Sa célèbre formule résume très bien ce mouvement « *esse est percipi aut percipere* »⁷⁷. Les idées sont perçues et l'esprit humain perçoit. Pour Berkeley, il y a uniquement deux catégories d'existence « *esse* ». L'une est active, c'est celle où l'esprit est requis, puisqu'il perçoit et l'autre est passive, c'est celle des idées. Allant encore plus loin en affirmant « *esse est percipi* » il dit que la seule existence, la réalité des choses est celle d'être perçue. Leur passivité est telle que sans la perceptibilité leur réalité n'existe pas. Les raisons de cet immatérialisme pour Berkeley sont d'ordre divin. Dieu nous envoie des idées qu'il nous permet de percevoir. Cette théorie qui pourrait sembler de nature innéiste, reste pourtant une théorie empiriste. Pour l'évêque de Cloyne, les formes et les figures sont présentes dans notre esprit grâce à l'expérience sensible. Nous allons voir comment le problème de Molyneux va trouver une réponse à l'aune de cette théorie. Il aborde la question dans *l'Essai pour une nouvelle théorie de la vision* paru en 1709⁷⁸. Sa théorie est la suivante : le toucher est nécessaire pour la formation d'un jugement perceptif, attribuant de la spatialité à ce qui est

75 « Du problème de Molyneux au problème de Bach-y-Rita », *Perception et intermodalité. Approches actuelles de la question de Molyneux*, p. 266.

76 (1685-1753).

77 « être c'est être perçu ou percevoir ».

78 Georges Berkeley, *A New Theory of Vision*, Everyman's Libray, London, 1969.

perçu. Son point de vue est assez proche de celui de John Locke, qui met au centre de la perception le jugement cependant, pour ce dernier c'est l'expérience, la répétition de l'expérience visuelle qui permet ce jugement.⁷⁹ et non le tact. Tandis que pour Berkeley c'est le toucher qui est au fondement du jugement. Ainsi les paragraphes 59 et 142 montrent l'importance du tangible face à l'objet visible.

C'est pourquoi, lorsque nous regardons un objet, nous prêtons principalement attention à sa figure et son étendue tangibles, alors que nous tenons moins compte de la figure et de la grandeur visibles qui, bien qu'immédiatement perçues, nous concernent moins, et ne sont pas faites pour produire une quelconque modification dans nos corps.⁸⁰

Il est donc nécessaire que la figure visible qui sera le plus propre à le représenter contienne quatre parties distinctes et égales correspondant aux quatre côtés du carré tangible ainsi que quatre autres parties distinctes et égales pour dénoter ainsi les quatre angles égaux du carré tangible. Et nous voyons, en effet, que les figures visibles contiennent en elles des parties visibles distinctes répondant aux parties tangibles distinctes qu'elles signifient ou qu'elles suggèrent.⁸¹

Dans le paragraphe 132, Berkeley reprend également le problème tel qu'il fut posé par Locke et suit le raisonnement suivant : il différencie immédiatement le carré tangible du carré visuel. Il les considère de nature différente⁸², puisque dans le cas contraire l'aveugle reconnaîtrait immédiatement la forme, puisque l'idée lui serait déjà acquise par le biais du tangible : « il ne s'agit de rien de plus que d'introduire dans son esprit, par une nouvelle voie, une idée qu'il connaissait déjà bien »⁸³. L'idée de la forme qu'il avait déjà perçue, donc connue, par le toucher userait donc d'une nouvelle voie, un nouveau sens, la vue pour être introduite dans son esprit. Une idée déjà présente, n'aurait pas besoin d'être à nouveau connue, elle serait reconnue, immédiatement par l'ancien aveugle. Cette solution n'est évidemment pas celle de Berkeley qui se range au côté de Locke et Molyneux. Il y a une véritable différence pour lui entre la figure tangible et la figure visuelle. Ainsi, il note la chose suivante : « Il est clair que la figure visible d'une partie quelconque du corps n'a aucune connexion nécessaire avec sa figure tangible, de sorte qu'elle puisse, au

79 « Un jugement que la coutume nous a rendu habituel, de sorte que joignant à la vision un jugement que nous confondons avec elle, nous nous formons l'idée d'une figure convexe. » *Essai sur l'entendement humain*, II, ix, 8

80 *Ibid.*, §59, p. 38.

81 *Ibid.*, §142, p. 82.

82 Les raisons sont identiques à la théorie leibnizienne. Pour ce dernier, la différence entre le tact et la vue résidait dans le caractère bidimensionnel ou tridimensionnel de l'information que l'expérience sensitive apportait.

83 *Ibid.*, §133 p. 74.

premier regard, la suggérer à l'esprit »⁸⁴. Comme il l'explique, le problème relève des contenus sensibles. Les propriétés qu'il associait à la sphère ou au cube par le toucher ne correspondraient pas dans son esprit à celles qu'il découvrirait au premier regard qu'il porterait sur la sphère ou le cube: « *Cube, sphère, table* sont des mots qu'il savait s'appliquer aux choses perceptibles par le toucher, mais dont il n'avait jamais su qu'ils s'appliquaient aux choses parfaitement intangibles. ». Le problème pour Berkeley reste celui du jugement perceptif, cependant il faut noter l'analogie avec le langage qui permet de mieux cerner la question. Cette relation se doit d'être régulière entre les données des deux sens, pour permettre la perception des éléments communs. Mais il ne faut pas pour autant assimiler expérience et langage. Ce qui fait le lien entre ce qui fut touché et qui aujourd'hui est vu, se fait dans une relation similaire à celle du mot, qui pour des propriétés différentes désignera une seule et même figure. Percevoir pour Berkeley c'est aussi pouvoir identifier l'objet. Il n'y a donc pour Berkeley, ni de lien direct, ni d'interaction entre le tact et la vue, puisqu'il y a médiation. Mais cette médiation permet d'envisager une expérience perceptive commune. Il faut souligner, comme le note à juste titre Élisabeth Pacherie, que Berkeley accorde au tact un certain privilège qui est dû à la constance du tangible, à l'inverse du visuel qui lui peut varier. L'intermodalité est donc envisagée, non pas dans la mesure où il y aurait une interaction directe entre les deux sens, mais plutôt comme la possibilité d'une combinaison permettant l'expérience perceptive, même si l'objet n'est pas strictement perçu de façon commune par les deux sens. A l'instar de Leibniz, pour Berkeley le champ visuel ne peut être que bidimensionnel. Le champ tactile lui est en trois dimensions, donc la représentation de l'espace acquise par le tact est radicalement différente de celle acquise par la vue, cependant nous pouvons envisager dans sa théorie un certain type d'intermodalité.

§2 – La réponse de Condillac

Nous ne pouvons aborder le traitement que firent les philosophes français de la question de Molyneux sans évoquer Condillac⁸⁵. Considéré comme le disciple français de Locke, sa doctrine majeure est que toutes nos connaissances sont issues de sensations primitives transformées. Sa thèse est non seulement empiriste, mais est également qualifiée de sensualiste. Dans sa doctrine, nos connaissances ne sont pas uniquement issues des sens. Pour Condillac, le problème se pose en des

84 Georges Berkeley, *A New Theory of Vision*, , §106 p. 61.

85 Etienne Bonnot de Condillac (1714-1796), voit son œuvre traduite et débattue à travers toute l'Europe des Lumières. Il est l'un des premiers philosophes à avoir mis au centre de sa doctrine le langage. Son influence restera très importante dans les sciences du langage jusqu'au XIXe.

termes également d'analyse et d'analogie au langage. Il faut savoir différencier le voir et le regarder. Son ouvrage majeur est le *Traité des sensations*⁸⁶ qui traite de la relation qu'entretiennent les sens entre eux, et des informations qu'ils peuvent nous donner du réel. Le point de départ du *Traité* est une expérience de pensée : une statue⁸⁷ qui serait pourvue de sensations. Cette hypothèse permet à Condillac de décomposer les sens et de montrer leur participation dans la connaissance. « Condillac radicalise la position lockienne, il ne s'agit pas de combattre l'innéisme des idées, mais celui des facultés. »⁸⁸. Cette définition, résume bien l'ambition de Condillac, qui dépasse le questionnement initial de Locke. L'information pénètre dans la statue, et au fur et à mesure elle la structure. C'est ce qu'il faut comprendre par la réfutation de l'innéisme des facultés. Les facultés, chez Condillac, ne sont pas innées, elles se développent au contact des sensations expérimentées. A l'instar de Berkeley⁸⁹, il met en avant l'analyse, dans le sens où la vue ne se suffirait pas à elle-même. Il faut avec méthode observer et voir pour avoir la globalité de la forme de ce qui est vu. Il affirme cette position très clairement : « En un mot il faut que nos yeux analysent : car ils ne saisiront pas l'ensemble de la figure la moins composée, s'ils n'en ont pas observé toutes les parties, séparément, l'une après l'autre, et dans l'ordre où elles sont entre elles. »⁹⁰. Cette méthode d'observation suppose pour le nouveau voyant un temps d'analyse, d'observation active. Ce temps d'observation n'est pas rendu possible dans l'immédiateté de la vue retrouvée. C'est la différence que l'auteur fait entre voir et regarder : « Il semble qu'on ne sache pas qu'il y a de la différence entre voir et regarder ; et cependant nous ne nous faisons pas des idées aussitôt que nous voyons ; nous ne nous en faisons qu'autant que nous regardons et que nous regardons avec ordre, avec méthode. »⁹¹ Il faut donc de la méthode pour regarder, et pour reconnaître une forme qui a été jusqu'alors appréhendée par le toucher. L'ancien aveugle dans un premier temps peut voir, mais ne peut regarder. Cette théorie rejoint la réalité de ce que Oliver Sacks⁹² décrira grâce au témoignage des aveugles nouvellement opérés de la cataracte. Le monde qui s'offre à eux est un amas d'informations diffuses dont il faut

86 Condillac, *Traité des sensations*(1754),« Corpus des œuvres de philosophie en langue française », Paris, Fayard, 1984.

87 Cette statue s'apparenterait plus à « un automate sans machinerie » qu'à un objet totalement inerte.

88 *Encyclopédie Philosophique universelle, Les Oeuvres Philosophiques*, Tome I, Jean-François Mattéi (dir) Paris, PUF, 1992, p. 1055.

89 C'est peut-être le seul point commun dans la démarche de Berkeley et de Condillac. Ce dernier va réfuter l'idéalisme de Berkeley en démontrant dans le *Traité*, que la statue avec le toucher et ce que l'on pourrait aujourd'hui appeler la proprioception (l'expérience de son corps) reconnaissait le monde comme extérieur à lui. Faisant ainsi, de l'extériorité une qualité essentielle du monde.

90 Condillac, *Traité des sensations*,. III, iii, p. 170.

91 *Ibid.* ., III, iii, p. 170.

92 Oliver Sacks, *Un anthropologue sur Mars*, C. Cler (trad), Paris, Seuil, 1996.

prendre le temps de l'analyse. Ce temps d'analyse est nécessaire pour faire le lien avec ce qui était connu auparavant. Condillac considère que la relation entre le carré visuel et le carré tangible doit relever de l'apprentissage et n'est donc pas innée. Paradoxalement, Condillac place le toucher au premier rang de l'expérience, comme source de connaissance et c'est ce qui motive sa réponse négative au problème de Molyneux. Le toucher est le «seul sens qui juge par lui même des objets extérieurs », il est donc au centre de ce qui permet la spatialisation. La première étape étant la proprioception⁹³, qui permet la spatialisation en reconnaissant l'extérieur. Nous utilisons le terme de proprioception même si dans le cas de Condillac il est anachronique. Le toucher joue donc un rôle essentiel, et ainsi la réponse au problème de Molyneux tout en étant négative, trouve par le biais de la théorie sensualiste de Condillac deux éléments essentiels : le langage, en différenciant voir et regarder⁹⁴ et la proprioception⁹⁵, qui permet la spatialisation.

93 C'est-à-dire la perception de soi-même et de son corps.

94 Il est intéressant de noter le traitement tout à fait différent que fait la pensée orientale de la différence entre « voir » et « regarder ». Miyamoto Musashi (1584-1645), une des figures les plus emblématiques du Japon aborde la question dans le *Traité des Cinq Roues*. « Voir » est considéré comme une activité passive, puisqu'il s'agit d'avoir une vue d'ensemble, et « regarder » est une activité active car elle permet de se focaliser sur un détail. Ainsi, il écrit : « La position doit permettre de voir largement et vastement. Entre voir et regarder, voir est plus important que regarder. L'essentiel dans la tactique est de voir ce qui est éloigné comme si c'était proche et de voir ce qui est proche comme si c'était éloigné. L'important dans la tactique est de connaître le sabre de l'adversaire, mais de ne pas regarder du tout ce sabre adverse. Méditez bien là-dessus. Cette position des yeux convient aussi bien dans la tactique du simple duel que dans une bataille. ».(III§3). Cet ouvrage n'est pas uniquement un ouvrage de stratégie militaire, mais à l'instar du *Hagakure* de Tsunetomo Yamamoto datant du XVIII^e qui initialement était à destination des samouraïs, le *Traité des Cinq Roues* a une portée philosophique évidente. « Voir » chez Musashi est une vision passive mais pas au sens péjoratif car cela permet d'obtenir la connaissance nécessaire pour juger son environnement. En effet, cette vision passive permet de ne plus être totalement extérieur à l'environnement mais de l'intégrer dans un ensemble dont fait partie le sujet. Regarder, au contraire oblige à se focaliser sur un détail et donc le sujet est obligatoirement spectateur de l'environnement. Cela fait écho à l'importance particulière de la notion d'environnement dans le bouddhisme . L'environnement n'est pas perçu comme un élément extérieur, mais plutôt comme un tout dont le sujet fait partie intégrante et dont l'interaction est permanente. La philosophie occidentale n'ayant pas cette préoccupation, il est naturel que chez Condillac comme nous l'avons étudié, « regarder » soit une activité méthodique qui permet de reconnaître une forme, et qu'elle soit plus importante que « voir ».

95 Bien sur Condillac n'utilise pas le terme de proprioception, puisque ce terme est apparu véritablement dans sa conception moderne au tout début du XX^e siècle. L'ouvrage de référence est celui du Dr. Sherrington : *The integrative action of the nervous system*. Paru en 1906, il est le premier à considérer la proprioception comme un sens du corps indépendant du toucher. Il s'agit là de la naissance d'un sens, totalement différent du « sens commun » aristotélicien : c'est un sixième sens.

Conclusion :

Comme nous l'avons vu, la question posée par William Molyneux occupa l'esprit des grands noms de la philosophie de l'époque, et les réponses apportées ne se limitent pas à la simple opposition empiristes/rationalistes. L'empirisme prend tout son sens avec le problème de Molyneux, car pour Locke l'hypothèse d'un aveugle donc d'un sujet privé de son sens le plus important permet de souligner et de prouver l'importance de l'expérience dans la construction de la connaissance. Le contenu spatial de la perception est également au cœur de la problématique posée, puisque dans l'affirmative le carré visuel et le carré tangible se valent, alors on peut imaginer que la spatialisation est une donnée immédiate et alors la réponse est positive au problème de Molyneux. Nous avons vu qu'aucun des philosophes de l'époque ne se risqua à l'affirmer. Nous pouvons toujours, en partant de ce principe, choisir l'option proposée par Diderot et alors répondre négativement tout en donnant à la vue une propriété que peut-être le toucher n'a pas, qui est celle de s'instruire seule sur la spatialité et sur la forme. Au contraire, il est possible de considérer que la perception visuelle ne contient pas de spatialité et alors les idées d'espace seraient totalement différentes pour un aveugle. Alors, soit la relation entre le tangible et le visuel est inhérente à la géométrie naturelle comme le propose Leibniz et se substitue à l'expérience, soit elle est innée. Mais ce problème de spatialité prend un tout autre aspect pour Berkeley, car si un objet, qu'il soit vu ou touché, dispose d'une spatialité différente. Cela confirmerait l'idée d'hétérogénéité des sensibles.

Par ailleurs, cette première partie permet de mettre en avant les différents sens que l'on peut avoir de la notion d'intermodalité. Ainsi, l'intermodalité n'est pas uniquement l'existence d'un objet sensible commun au tact et à la vue, mais il s'agit également de toute les combinaisons possibles entre les sens pour créer une expérience perceptive.

PARTIE II

L'ÉVOLUTION DES ENJEUX

Voici maintenant ce qui fera l'objet de la rédaction du mémoire dans la deuxième partie de cette étude. Nous tenterons de répondre à la question suivante : pourquoi l'époque contemporaine a-t-elle repris la question de Molyneux ? Nous verrons dans cette partie les avancées scientifiques en la matière, ainsi que la réponse alternative de la substitution sensorielle que nous mettrons en parallèle avec la position phénoménologique. Puis dans la troisième partie, nous mettrons en lumière les positions contemporaines ainsi que leur lien avec les positions classiques.

Le débat suscité par la question que posa William Molyneux à John Locke restera jusqu'au début du XVIII^e siècle théorique, puisque la première opération réussie de la cataracte interviendra en 1728 grâce à William Cheselden. Cependant, l'intérêt à trouver une réponse par le biais de l'expérimentation médicale était déjà soulevée en 1709. Tout d'abord, la publication du *Traité de la cataracte et du glaucoma*⁹⁶ par Michel Brisseau confirmant que la cataracte se situait dans le cristallin et la publication dans le magazine anglais *The Tatler*⁹⁷ d'un article concernant une opération de la cataracte menée par le chirurgien Grant sur un jeune homme. Malheureusement, cette première opération ne sera pas prise au sérieux car comme le souligne Zina Weygand⁹⁸ dans son article consacré notamment à l'expérience de Cheselden⁹⁹: « La recherche de sensationnel et de ce qui peut émouvoir les âmes sensibles, ôte malheureusement toute valeur scientifique à cette première observation. »¹⁰⁰. La date historique de la première opération réussie et pouvant mener à des recherches est celle de Cheselden. Le chirurgien anglais membre de la *Royal Society* et exerçant à l'hôpital St Thomas de Londres publiera ses recherches dans *Philosophical Transaction* de 1728¹⁰¹. Ses observations qui étayaient la théorie formulée par Molyneux et Locke, seront la référence désormais de l'application pratique du problème. La notoriété et l'importance de la publication ne sont sans doute pas étrangers à l'engouement du monde scientifique pour les observations décrites par Cheselden. Cette revue essentiellement scientifique est la publication officielle de la *Royal Society* . qui est celle qui publia le premier article d'Isaac Newton¹⁰² et eu d'autres contributeurs célèbre tels que Charles Darwin et Michael Faraday. Le problème posé par William Molyneux

96 Michel Brisseau *Traité de la cataracte et du glaucoma*, 1709, Houry, Paris.

97 N°55, 13-18 juillet 1709

98 Ingénieur de recherche, Historienne de la cécité et des aveugles dans la société française du Moyen age au début du XX^e siècle

99 Zina Weygand, « De l'expérience de Cheselden (1728) aux expériences du Dr Guillé sur l'ophtalmologie contagieuse (1829-1820). Diverses modalités de l'aveugle né comme lieu de la preuve », *Histoire des sciences médicales* », Tome XXXIV, n°3, Paris, 2000, p 295-305.

100 *Ibid.* , p.296

101 *Philosophical Transaction s of the Royal Society* vol 35/2, n°402 ,Londres, 1728

102 « *New theory about Light and colors* » vol 6, n°69-80 Londres, 1671

acquiert donc ses lettres de noblesse, puisque la communauté scientifique s'y intéresse et met en avant la fantastique réalisation du chirurgien Cheselden. Depuis le XVII^e siècle l'évolution de la médecine ophtalmologique n'est plus à démontrer, pourtant la conclusion apportée par John Locke et William Molyneux reste encore débattue.

Nous verrons dans la deuxième et troisième partie de cette étude comment les évolutions à la fois techniques et médicales nous permettent de donner un éclairage nouveau à cette question .

Chapitre I – Les avancées psycho-physiologiques de la question :

§1 – *Un anthropologue sur Mars* : une réponse pratique au problème de Molyneux

Nous allons dans ce premier chapitre faire un point sur les avancées de la science moderne en ophtalmologie et en neurobiologie pour démontrer la complexité de la question de Molyneux sous son aspect le plus pratique. Quels sont les cas où, suite à une opération, un non-voyant retrouve la vue ? Notre point de départ sera l'ouvrage du neurologue Oliver Sacks, *Un anthropologue sur Mars* qui décrit sa rencontre avec un patient aveugle depuis sa prime enfance et qui, suite à une opération recouvre la vue. C'est là sans doute l'un des témoignages les plus poignants et les plus précis sur l'expérience perceptive. L'intérêt pour notre étude est que le patient explique les diverses phases de son apprentissage visuel, le rôle que le tact peut jouer dans sa perception et les difficultés du passage de la forme perçue d'abord comme plane à la forme tri-dimensionnelle. Cela fait inévitablement écho aux théories classiques notamment celle de Leibniz et de Locke que nous avons développées dans la première partie.

§2 – La substitution sensorielle, une réponse alternative au problème

Nous verrons comment l'expérience menée par Paul Bach-Y-Rita est une réponse alternative au problème posé par William Molyneux. Ce neurobiologiste américain fut l'un des premiers à travailler véritablement sur la neuroplasticité du cerveau¹⁰³ et a introduit la substitution sensorielle comme un outil pour traiter des pathologies neurologiques. La SSVT ou TVSS en anglais est un système de substitution sensorielle qui permet à une modalité sensorielle : le tact, d'être utilisée pour donner à une autre modalité des informations sur l'environnement : la vue.

Enfin, il nous semble essentiel de poursuivre cette étude en faisant état des avancées scientifiques de substitutions sensorielles postérieures à la SSVT. Pour les plus récentes elles vont mettre en valeur la constitution de la spatialité notamment avec le traitement de la question de profondeur. Ce choix de la profondeur pour parler de la spatialité se justifie, car aussi bien les phénoménologues que les scientifiques s'accordent à la considérer « comme exemplaire et révélatrice de la spatialité comme telle »¹⁰⁴. Il serait donc intéressant à l'instar de l'article de psychologie cognitive de Charles Lenay et François David Sebbah¹⁰⁵, de mettre en parallèle les récentes études de substitution sensorielles et la phénoménologie, pour voir comment l'apport des

103 c'est-à-dire la capacité du cerveau à s'adapter, à changer

104 Charles Lenay et François David Sebbah, *La constitution de la perception spatiale*, Intellectica, numéro 32, 2001 p 45-85.

105 *Idem*.

philosophes classiques sur cette question trouve une résonance à la fois chez Merleau Ponty¹⁰⁶ que dans les récentes publications scientifiques notamment de Gareth Evans.

§3 – Spatialité et sensation : la réponse phénoménologique

Au regard du problème de Molyneux, la question de la spatialité est essentielle pour comprendre l'évolution contemporaine des enjeux, car ce que Locke ou Leibniz ont abordé avec les données de leur époque, se retrouve être l'un des aspects fondamentaux pour traiter de l'intermodalité au sens moderne. En effet, l'un des points les plus frappants dans l'expérience de l'aveugle recouvrant la vue est justement l'absence de la profondeur de champ dans ce qu'il observe. C'est pourquoi l'approche phénoménologique de la profondeur doit nous interpeller. Selon Maurice Merleau Ponty, la perception de la spatialité, l'expérience de la profondeur ne sont possibles que par « le corps propre ». Pour lui, la notion de « corps propre » est celui de corps agissant, sentant. La dimension subjective du corps se retrouve dans sa situation active:

Ramené à un sens précis ce terme veut dire que mon corps m'apparaît comme posture en vue d'une certaine tâche actuelle ou possible. Et en effet sa spatialité n'est pas comme celle des objets extérieurs ou comme celle des « sensations spatiales » une spatialité de position mais une spatialité de situation.¹⁰⁷

Il nous semble important de développer cette approche moderne de la spatialité et de la sensation, car comme nous le verrons plus tard chez les auteurs contemporains, l'héritage phénoménologique est central. L'argument de « l'espace égocentrique » proposé par Evans comme solution au problème de Molyneux, nous semble être fortement marqué par l'analyse de Merleau Ponty. La phénoménologie est incontournable pour tout traitement de l'intermodalité et de la perception.

§4 – Plasticité cérébrale et perception

Nous allons voir dans ce paragraphe le lien qui existe entre la perception de l'espace et de la plasticité cérébrale. La thèse de Deborah Weiss, *Perception de l'espace et plasticités cérébrale via un dispositif de suppléance sensorielle visuo-tactile: étude comportementale et anatomo fonctionnelle*¹⁰⁸, sera notre guide . Cette thèse, dont Paul Bach-Y -Rita fut le rapporteur, met en

106 Maurice Merleau Ponty, *Phénoménologie de la Perception* (1945), Gallimard, Paris, 2005.

107 *Ibid.* , p. 129.

108 Deborah Weiss,, *Perception de l'espace et plasticité cérébrale via un dispositif de suppléance sensorielle visuo-tactile : étude comportementale et anatomo-fonctionnelle*, thèse de doctorat en Psychologie, Paris, Conservatoire National des Arts et Métiers, 2005, p.239.

valeur le traitement intermodal de l'espace aussi bien chez l'enfant en bas âge que chez l'adulte, la plasticité cérébrale chez les aveugles. Elle laisse également une très large place aux expériences de substitutions comme celle menée par Paul Bach-Y-Rita. Une grande partie de cette thèse met justement en valeur un des aspects qui nous semble le plus intéressant dans les expériences de substitution sensorielle : le transfert intermodal entre une modalité perceptive naturelle et une modalité perceptive artificielle. Les caractéristiques ainsi dégagées nous permettront d'avoir des éléments de réflexion sur la nature même de ce transfert.

Chapitre II– La modernité philosophique de la question de Molyneux

Après cette étude détaillée du traitement contemporain de la question de Molyneux, l'objectif de ce chapitre sera de voir comment les philosophes classiques ont pu influencer les problématiques contemporaines : s'agit il d'une rupture totale ou bien pouvons nous établir un parallèle entre les deux époques ?

Section 1 : Espace égocentrique et intermodalité

§1 – La naissance de l'espace égocentrique: Gareth Evans

L'article de Gareth Evans que nous allons étudier s'intitule « Molyneux's question », paru de façon posthume en 1985¹⁰⁹. Il propose une réponse inédite à la question qu'il qualifiera à l'instar de Cassirer de : « question centrale de l'épistémologie et de la psychologie du XVIII^e siècle. ». Le cœur de la théorie d'Evans repose sur la notion d'espace égocentrique permettant de trouver une solution quasi définitive à la question du Dublinois. Pour ce faire, comme nous allons le voir dans notre développement, la question centrale est de savoir si l'aveugle a une véritable conceptualisation de l'espace ou non. S'appuyant sur une nouvelle problématisation de la théorie de Berkeley, il va fournir au lecteur une nouvelle grille de lecture de cette question. Le plan d'Evans sera le suivant : tout d'abord distinguer ce qui se cache derrière cette supposition de départ et dégager un fil directeur. Puis, clarifier les enjeux de cette capacité présumée de l'aveugle pouvant percevoir la spatialité, enfin envisager comment la spatialité visuelle doit être pensée en relation avec cette capacité de perception.

Ce qu'il faut dans un premier temps comprendre dans la démarche de Gareth Evans c'est la différenciation qu'il semble opérer entre la capacité perceptive de spatialisation et la capacité visuelle de spatialisation. Il fait une précision importante quant au rôle des concepts en se basant sur la réponse que Diderot donna. En premier lieu pour Evans, la question est bien plus de savoir non pas si l'aveugle sera capable de concevoir non pas la tridimensionnalité d'un objet, mais la profondeur de champs grâce à sa perception visuelle et d'étendre les concepts bidimensionnels de cercle et de carré à ceux de cube et de sphère. La question étant de savoir s'il va pouvoir étendre le concept, bien plus que s'il va les reconnaître. Cette capacité est extrêmement importante, car elle va également qualifier les caractéristiques intrinsèques d'un concept, ainsi que la nature de la capacité qu'a l'esprit d'étendre un concept donné par le biais notamment des sens. La précision est majeure,

109 Gareth Evans, « Molyneux's question » in *Collected Papers*, Clarendon Press, 1985, Oxford (p 365-399).

en effet la question n'est pas une simple problématique de reconnaissance de forme, mais fait intervenir le concept : comment le concept peut-il tout d'abord naître sans l'expérience ? Il s'agit aussi de comprendre le rôle de la profondeur qui permet ce passage du bidimensionnel au tridimensionnel. Ce questionnement n'est pas sans rappeler l'argumentation de Leibniz et de Locke, pour qui la vue opère ce passage par le jeu des ombres et des lumières représentées dans un tableau. La spatialisation pour Evans ne se limite pas à une question de distance par rapport à l'objet, mais son enjeu se joue dans l'extension du concept. Selon Evans beaucoup de philosophes ont répondu par la négative à la question de Molyneux par incompréhension de ce problème. C'est-à-dire qu'en partant du principe que l'aveugle n'avait pas de véritable concept de spatialité, la réponse ne pouvait être que négative puisque la nouveauté de l'expérience visuelle désormais impossible auparavant. Ils ne s'étaient pas interrogés sur la différence entre les concepts de spatialité de l'aveugle et de mise en relation avec l'expérience visuelle. Evans ne dit pas immédiatement si ce dernier point serait une solution au problème donné. Ce qui est important de souligner, c'est que pour l'auteur, les concepts spatiaux impliquent la pensée¹¹⁰ d'objets distincts ou d'éléments existant simultanément : « Il est vrai, et je pense important, que les concepts spatiaux sont des concepts qui impliquent la pensée d'objets distincts ou d'éléments existant simultanément »¹¹¹. C'est-à-dire que si dans une pièce le sujet se trouve face à deux objets distincts et présents simultanément dans son champ de vision, le concept permettra-t-il de les reconnaître et les différencier l'un de l'autre ?

L'important pour Evans est qu'il faut une expérience perceptive pour avoir les concepts spatiaux. Cette nécessité très générale n'est pas obligatoire pour tous les concepts de spatialité, ainsi l'auteur évoque une figure ayant quinze cotés : il n'est pas nécessaire qu'il y ait une expérience perceptive pour que l'on puisse distinguer cet objet d'un autre. Son concept se suffit à lui même. Evans rejette également, la notion de succession de sensations et de succession dans la perception. La succession ne s'envisage pas, il y a donc une immédiateté dans la saisie de l'objet et non pas l'agencement ordonné d'une succession de point permettant son analyse. Pour mettre en valeur une théorie la théorie de Berkeley et le centre névralgique de la question, il décide de représenter les deux aspects par deux philosophes. Le premier philosophe part du principe que le problème de Molyneux est similaire à celui d'un sourd à qui l'on présenterait les concept de continuité et de pulsation en utilisant une stimulation tactile. Ce même sourd devenu entendant ne pourra les différencier dans un son, puisque les concepts acquis par le biais du tact ne correspondraient en rien au concepts auditifs. Il ne s'agirait pas d'un concept unique. Dans ce cas le sourd devra s'avouer qu'il

110 Il n'emploie pas le terme d'"idée à notre sens pour ne pas confondre son propos avec la notion lockéenne d'*ideas* et aborder le concept de façon plus large et plus contemporaine;

111 Gareth Evans, « Molyneux's question », *Collected Papers*, Clarendon Press, 1985, Oxford, p 367.

lui manque ce concept unique unitaire qui est commun au plus grand nombre : « Il y a une capacité conceptuelle unitaire que la plupart des gens possède avec le mot pulsation, dont l'homme sourd de naissance devra s'avouer qu'elle lui manque. »¹¹² Ce qu'Evans qualifie d'aveu montre bien l'importance de ce concept unitaire. Pourtant, de prime abord les concepts en jeu semblent n'être que ceux de la perception tactile de la représentation du carré et ceux de la perception visuelle de la représentation du carré. Toutes deux simultanées, un concept unique s'appliquerait dans les deux cas. Dans le cas qui nous occupe, c'est plus l'incapacité à reconnaître ce concept qui pose problème. Le second philosophe lui tient une position opposée à celle du premier. Pour lui, il serait impossible qu'il y ait un concept unique de carré. Le voyant utilise le mot « carré » qui repose sur deux concepts non connectés à une capacité. Les concepts s'appliquent simultanément aux mêmes objets, qui néanmoins sont distincts. Nous devons noter ici l'importance de la linguistique¹¹³, l'usage du mot « carré » peut faire appel à deux concepts qui sont intrinsèquement différents. Pour Evans, l'usage d'un mot est ce qui est le point expliquant la différenciation entre deux concepts. Ce n'est pas l'objet désigné qui est le repère mais bel et bien le langage qui devient ce point d'achoppement. La position du second philosophe est qu'il ne va pas considérer l'expérience visuelle comme tenant lieu dans un monde distinct de lui (le sujet). Le carré visible que nomme le second est extrait de l'expérience, pourtant il n'y a pas de référence à la réalité extérieure. Ce paradoxe est celui auquel se heurte aussi le lecteur : comment l'expérience visuelle peut-elle se différencier de la réalité extérieure ? La position du second philosophe exclut les concepts de son opposant car ils sont amodaux. Pour Evans ces problématiques ont été mise de côté par certaines des discussions contemporaines sur la question. Il cite tout d'abord M.J.Morgan, un psychologue, qui centre le problème sur l'innéisme. Pour ce dernier la réponse négative de Locke au problème de Molyneux est liée au fait qu'il voulait éviter de postuler d'un schème représentatif commun pour les différents sens, car cela aurait impliqué une structure innée d'un supra-entendement de l'esprit. Ce supra-entendement que cite Evans est ce que nous pourrions qualifier de « méta-entendement », serait au delà de ce que l'entendement construit consciemment, puisqu'il serait inné. La réflexion telle que nous l'entendons aujourd'hui, serait dépassée par l'innéisme de cette caractéristique de l'entendement. C'est-à-dire des notions qui ne nécessitent pas notre réflexion de façon volontaire. La position la plus raisonnable serait de considérer que les concepts de spatialité peuvent être appris. Evans différencie donc la représentation perceptive de la représentation conceptuelle contrairement à Morgan. Le second auteur contemporain que cite Evans est Judith Jarvis Thompson. Selon la théorie de cette dernière, l'aveugle pourrait faire jouer la correspondance entre la forme appréhendée tactilement et celle

112 Gareth Evans, « Molyneux's question » in *Collected Papers*, Clarendon Press, 1985, *Oxford*. p 373.

113 Ce qui n'est pas sans nous rappeler la position de Berkeley qui accordait une certaine importance au langage.

visuellement, ce qui lui permettrait de reconnaître la forme en question. Pour Evans, le problème de Molyneux se schématise ainsi : soit l'aveugle possède de véritables concepts de spatialité, soit ce n'est pas le cas. Dans le premier cas, le concept tactile est identique au concept visuel; en ce cas la réponse est positive au problème de Molyneux. Dans le second cas, le concept tactile est à distinguer du concept visuel et alors plusieurs alternatives apparaissent. Le lien entre carré tangible et carré visuel se fait grâce aux correspondances que partagent l'un et l'autre. C'est ce que suppose Leibniz et Thompson en répondant par l'affirmative. La deuxième option serait que le lien entre le carré tangible et le carré visuel peut se faire par l'apprentissage, c'est la position de Berkeley en répondant par la négative. Enfin, la dernière alternative serait que ce lien serait inné, la réponse serait positive. Si l'aveugle ne possède pas de concept de spatialité, alors seules deux options sont possibles : soit le lien entre l'ordre kinesthétique tactile et les impressions visuelles sont innés et alors la réponse est positive, soit ce lien est sujet à l'apprentissage et alors la réponse est négative. Comme nous le voyons la problématisation de la question de Molyneux pour Evans se situe au niveau du concept spatial. Selon que l'aveugle possède ou non cette attribution le problème de Molyneux s'envisage à des niveaux différents. Nous en revenons à l'analogie d'un problème sous forme de poupées russes puisqu'il suppose au delà même de l'opposition classique rationalisme empirisme, un véritable questionnement sur la spatialité car comme l'avait déjà souligné les auteurs classiques, la spatialisation et la conceptualisation d'un objet perçu de façon diverse pourrait nous amener ou pas à un concept unique. Evans dans cet article dépoussière le problème de Molyneux et en élargi le champs d'application En mettant en lumière cette approche, il met également en lumière le rôle possible de l'intermodalité ou de l'amodalité selon l'option choisie. Ainsi dans les deux cas celui où l'aveugle n'a pas de concept spatial ou celui où il le possède cette relation entre le tactile et le visuel, il s'agit d'une question centrale pour traiter le problème de Molyneux. Evans dans sa description se concentre essentiellement sur l'origine du rapport : inné ou à acquérir. Bien que situant la question au niveau conceptuel tactile ou visuel, la source est nécessairement sensitive. Evans ne s'interroge pas directement sur l'intermodalité, il déplace le débat au niveau du concept.

La deuxième partie de sa réflexion, Evans la décrit comme « un chemin se faisant à travers un champs de mines »¹¹⁴ et ainsi que la troisième partie est le cœur de sa théorie qui est celle d'un espace égocentrique. Comme nous l'avons vu dans la première partie, il met au centre du problème de Molyneux la question des concepts de spatialité, c'est à dire de formes. En fait la première partie interroge le lecteur de la façon suivante : les concepts d'espace issus de la vision sont-ils identiques aux concepts issus du tact ? C'est autour de cette question que va s'articuler la thèse d' Evans et dont l'élément central est celui de l'argument d'espace égocentrique. Il prend pour exemple la direction

114 Gareth Evans, « Molyneux's question », *Collected Papers*, Clarendon Press, 1985, Oxford, p. 382.

d'où nous vient un son qu'il définit comme : « une propriété phénoménale de la perception du son ¹¹⁵ ». Cette localisation du son est simple : gauche, droite, devant, derrière, en haut ou en bas. Le fait de nommer la spatialisation de cette façon est la preuve pour Evans qu'il s'agit d'une spatialité égocentrique: « Il est clair que ces termes sont égocentriques, ils impliquent la spécification de la position du son en relation avec le propre corps de l'observant »¹¹⁶. Partant de là l'argumentation d'Evans se construit en cinq étapes¹¹⁷ : les concepts de forme prennent leur sens grâce à leur relation dans l'espace égocentrique, le contenu de cet espace est issu du comportement, l'espace égocentrique tactile et l'espace égocentrique visuel ont le même champ de référence, basé sur le comportement. De fait, le contenu spatial égocentrique est le même qu'il s'agisse du champ visuel ou du champ tactile, les concepts de formes qu'ils soient issus du tact ou de la vision sont identiques. La réponse au problème de Molyneux est donc positive : l'identité des concepts de forme permet à l'aveugle d'utiliser le même concept de forme dans le tact et la vue. Il aura appréhendé une forme par le toucher dans cette spatialité égocentrique, il pourra appréhender immédiatement la même en utilisant le même concept de forme dans la vision. Mais revenons sur quelques points essentiels du développement. Tout d'abord concernant le rôle du comportement, Evans affirme : « Il n'y a qu'un espace comportemental »¹¹⁸. C'est à dire qu'il n'y a pas un espace comportemental propre au champ visuel et un propre au champ auditif; il s'agit plutôt d'un espace unique reliant tous les sens. Comme va le souligner Campbell dans son article critique, l'espace égocentrique ainsi décrit est le même dans toutes les modalités sensorielles. Ainsi, si cet espace égocentrique se retrouve à la fois dans le tact, la vue ou l'ouïe, alors nous pouvons très facilement en déduire qu'il s'agit là de la preuve de l'intermodalité dans sons sens le plus large. L'aveugle pourra donc reconnaître grâce à cet espace commun la sphère ou le cube. Si nous poursuivons le raisonnement d'Evans, puisque les concepts de formes sont identiques qu'il s'agisse du tact ou de la vue, alors effectivement le sujet évolue dans un monde unifié: « une image unitaire du monde »¹¹⁹. Cette notion de monde unitaire relève également d'une vision unitaire des sens, qui pour le moins partagent des concepts communs. Donc, un objet appréhendé par la vue serait identiquement appréhendé par le tact du fait de cet espace égocentrique. Mais comme nous allons le voir, cette théorie bien que tentante sera sujette à des critiques d'éminents spécialistes contemporains. De prime abord, cette lecture du problème du Molyneux est à la fois stimulante car

115 Gareth Evans, « Molyneux's question » , *Collected Papers*, Clarendon Press, 1985, Oxford, p. 382.

116 *Ibid.* , p. 384.

117 John Campbell dans son article *Information Processing, Phenomenal consciousness and Molyneux's Question* que nous étudierons dans le paragraphe 2 de cette section soulignera le caractère méthodique de cette argumentation

118 Gareth Evans, « Molyneux's question » , *Collected Papers*, Clarendon Press, 1985, Oxford, p. 390.

119 *Idem.*

elle met au centre de son questionnement le concept de forme et de spatialité, et dans le même temps cette vigueur intellectuelle possède les défauts de ses qualités : la radicalité de cette position pousse à la critique comme nous allons le voir avec l'article de John Campbell.

§2 – Critique et interprétation de la théorie :

John Campbell dans l'article: « Information-Processing, Phenomenal, consciousness and Molyneux's question »¹²⁰, entreprend en premier lieu de rappeler les points centraux de la thèse défendue par Evans. Pour ce dernier, le problème de Molyneux est avant tout un questionnement sur les concepts de forme. La réponse emblématique de l'espace égocentrique est mise également en avant par Campbell dans son analyse et il admet le caractère tout à fait novateur d'Evans sur ce point. Il souligne également l'importance de cette distinction mise en avant par son confrère. Le contenu conceptuel, c'est-à-dire les contenus représentationnels utilisés par le langage et la pensée sont à différencier de ceux impliqués par le traitement biologique des informations : les contenus non conceptuels. Pour Evans si la procédure informative peut être appliquée au contenu informationnel d'une modalité, l'information de la forme pouvant être dérivée de l'information d'une modalité par exemple le toucher, alors elle peut l'être de toute autre modalité . Cette position, comme nous allons le voir, n'est pas acceptable pour Campbell. Il va étudier successivement la notion d'espace égocentrique, la différenciation entre contenu conceptuel et non conceptuel, les contenus de l'expérience, la relation entre les concepts de forme et l'espace égocentrique, et enfin considérer la forme comme catégorique.

Au regard de l'espace égocentrique, comme nous l'avons vu, l'idée est que chaque modalité possède son propre contenu spatial du fait de ses relations avec le comportement et de ce fait le contenu spatial égocentrique est le même dans toutes les modalités. Campbell, pour analyser et montrer les limites de cette argumentation prend l'exemple du commandant d'un sous-marin qui utilise la longitude et la latitude comme éléments pour se déplacer, et dont les caractéristiques pour se déplacer sont également de même nature¹²¹. Mais la longitude et la latitude ne prennent pas leur sens uniquement grâce à leur rôle dans le sous-marin, ils existaient et avaient une signification avant de devenir un système de contrôle dans ce contexte Il en est de même selon Campbell pour l'espace égocentrique, qui bien qu'ayant un rôle important dans la perception, ne peut s'expliquer uniquement par son lien avec le comportement. Ainsi, le cadre égocentrique non plus basé

120 Campbell John « Information-Processing, Phenomenal Consciousness and Molyneux's Question ». *Bermudez José (dir), Thought, Reference and Experience : Themes from the Philosophy of Gareth Evans*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

121 *Ibid.* , p. 7.

uniquement sur le champs du comportement du sujet, pourrait se concevoir comme centré sur un objet qui lui serait extérieur. « la fenêtre qui est à la droite de la porte »¹²². Dans ce cas effectivement la porte serait « intrinsèquement » pourvue d'une droite et d'une gauche. En ce cas le sujet projette sa gauche et sa droite sur sur la porte, c'est ce que la linguistique¹²³ appelle le cadre deictique et si le sujet décrit l'objet par rapport à un autre que plusieurs témoins peuvent voir alors il s'agit de cadre intrinsèque de référence. Campbell insiste sur ces aspects pour souligner l'importance des relations causales mises en cause. Si l'on détermine la place d'un vélo par rapport la place qu'il occupe dans l'espace avec une voiture, alors le sujet envisagera la possibilité causale que le vélo soit abimé par la voiture. Pour l'auteur, cette différence du lien causal serait identique dans les modalités sensibles. Selon que l'objet soit appréhendé par tantôt un sens ou un autre, cela aura une incidence dans sa perception du lien causal de l'objet avec le sujet observant. Donc, la théorie selon laquelle des modalités différentes partageraient un unique espace égocentrique semble compromise, puisqu'il s'agit de prendre en considération plusieurs espaces égocentriques. Il n'exclut pas entièrement la thèse selon laquelle deux modalités distinctes la vue et l'ouïe puissent fonder des comportements identiques, mais cela ne signifie pas pour autant que les objets soient véritablement perçus de façons identique dans les deux cas. Dans ce qui nous occupe, la nuance qu'apporte Campbell à l'intermodalité est très importante, car la possibilité de comportements identiques de deux sens ne signifie pas une interaction permettant une complète identité quant à l'objet perçu. Autrement dit, si les informations communiquées par les sens n'interagissent pas sur tous les points, l'intermodalité est peut-être a exclure. Il ne rejette pas comme nous l'avons vu, la possibilité d'un champs comportemental similaire selon qu'il s'agisse d'un sens ou d'un autre, cependant si les objets peuvent être appréhendés de façon tout a fait distincte dans un cas ou un autre peut-on alors parler d'intermodalité au sens large ? La réponse d' Evans semble positive, mais ici les sens peuvent nous informer sur le même objet différemment. La perception variant d'une modalité à l'autre est donc le signe que l'intermodalité n'est pas envisageable. Pourtant si nous reprenons le premier exemple de Campbell, certes la latitude et la longitude existaient et prenaient un sens avant l'usage que le commandant de sous marin pouvait en avoir, mais leur usage détermine la navigation. La navigation se fait en fonction d'elles, donc l'espace égocentrique tel que le décrit Evans n'est pas obsolète. L'objet reste déterminé par l'appréhension que le sujet s'en fait et donc reste soumis à son espace

122 Campbell John « Information-Processing, Phenomenal Consciousness and Molyneux's Question ». *Bermudez José (dir), Thought, Reference and Experience : Themes from the Philosophy of Gareth Evans*, Oxford, Oxford University Press, 2005.p. 10.

123 Nous voyons que l'analogie avec le langage tient une place importante dans sa théorie comme ce fut le cas chez Berkeley.

égocentrique. Le lien causal que souligne Campbell n'est pas à négliger mais il ne peut à lui seul faire disparaître toute possibilité d'intermodalité .

L'autre aspect intéressant pour notre étude que soulève Campbell est celui des contenus de l'expérience. En effet, comme nous l'avons vu chez Evans, la notion de contenu non conceptuel de l'expérience est très importante. L'approche d'Evans comme le souligne son confrère se fonde sur « une unité transparente de nos concepts de forme dans une unité transparente de l'espace égocentrique. »¹²⁴ .Pour l'auteur cette théorie n'est pas significative puisque l'on ne pourrait l'unité de l'espace égocentrique sur « une transparence identique de concepts que nous appliquons sur la base de la vue et du toucher »¹²⁵ . Pour le dire autrement, ce qu'il y a de commun entre les sens dans l'espace égocentrique ne permet pas d'affirmer une unité absolue des concepts de formes utilisés. De nouveau Campbell démontre les limites de la conception d'espace égocentrique. Il souligne dans ce débat l'importance de l'expérience comme constitutive des concepts de formes : « Nous avons les concepts de forme que nous avons à cause de notre expérience de forme. »¹²⁶ .

Un autre aspect que souligne Campbell est celui du lien entre les concepts de formes et d'espace égocentrique. Le sujet devrait effectuer un calcul au sein d'une de ses modalités pour évaluer la forme qu'il a face à lui. Ce calcul donnerait la possibilité de s'appliquer ensuite à une autre modalité. Cette opération ainsi décrite serait alors une des clefs de l'intermodalité. Pour Campbell, ce n'est pas envisageable, un tel calcul ne peut mener le sujet à identifier par exemple visuellement les formes qu'il a appréhendées tout d'abord par le toucher. La réfutation est celle de l'extrapolation d'une information acquise par une des modalités par une autre modalité. Le sujet ne pourrait pas en appliquant et en extrapolant les informations tactiles avoir des indications visuelles suffisantes pour reconnaître la forme dont il est question.

Le dernier point que souligne Campbell est celui de la signification causale de la forme et de la relation avec le concept de forme. Si l'on suit la pensée d' Evans, les concepts de forme sont intrinsèquement liés à l'espace égocentrique lui même n'étant possible que grâce à l'espace de comportement. Campbell se demande donc naturellement si les concepts de forme existent uniquement grâce à l'espace comportemental ? Il propose de considérer les concepts de formes non pas comme une collection d'informations liées à cet espace donné, mais comme des propriétés catégoriques. Il ne s'agit pas considérer l'objet comme une collection d'informations

124 Campbell John « Information-Processing, Phenomenal Consciousness and Molyneux's Question ». in Bermudez José (dir), *Thought, Reference and Experience : Themes from the Philosophy of Gareth Evans*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 23.

125 *Ibid.* , p. 23

126 *Ibid.* , p. 25

comportementales, mais plus comme des concepts de propriétés catégoriques. Pour lui, nos informations issues de la vue et du toucher doivent se confronter à des catégories pour être reconnues. Cette position, que nous pourrions qualifier de kantienne et qui semble pour Campbell être une solution à envisager pour le problème de Molyneux, ne semble pas de prime abord satisfaisante. En effet, si les sens doivent se confronter à des propriétés catégoriques, cela n'explique pas pour autant l'amodalité que semble suggérer l'auteur. Les mécanismes entrant jeu dans le processus perceptif ne sauraient se limiter à une confrontation des informations sensorielles aux catégories. Par ailleurs, les origines et la construction de ces catégories ne sont pas explicités par l'auteur. Pour réconcilier les deux auteurs, nous pourrions imaginer des catégories égocentriques, c'est à dire des catégories propres à chaque individu et liées à l'espace comportemental prôpre. Cette idée n'excluant pas la possibilité d'intermodalité puisque dans la lignée d'Evans l'espace égocentrique lié à l'espace comportemental serait lui même lié aux catégories égocentriques. Le passage d'une modalité à l'autre serait encore plus naturel puisque lié à des catégories de ce type.

Pour comprendre la position de Campbell, il faut se référer à son article *Molyneux's Question* paru en 1996¹²⁷. Il défend la position externaliste : « Pour autant que nous sommes externaliste au sujet de la perception de la forme, nous devons penser l'expérience de la forme comme un phénomène seul, dans n'importe quelle modalité sensitive où elle apparaît, individualisée par la propriété externe géométrique »¹²⁸. Il soutient donc que la perception de la forme est amodale, c'est-à-dire qu'entre l'expérience du toucher et de la vue par exemple, il ne peut y avoir d'information similaire quant à la forme de l'objet. Cette position externaliste suppose qu'il y aurait une conscience primitive de la forme, ce qui impliquerait une identité d'expérience phénoménale entre l'usage du toucher et de la vue. Si différence il y a alors elle serait externe aux qualités géométriques de la perception. C'est-à-dire que même si le sujet appréhende par le biais de deux sens différents un objets, et que tout simplement son expérience phénoménale par le biais du toucher est différente de celle de la vue, cela n'empêche pas que l'objet soit identique. Certes, l'information pertinente est de relever les caractéristiques observées par un sens et par l'autre, mais cela n'influe pas sur les propriétés intrinsèque de l'objet. Campbell souligne : « en donnant l'unité de la géométrie sous-jacente, extérieurement constituée des deux sens, il sera possible pour le percevant de déterminer *a priori* que c'est la même forme dont il est question¹²⁹. ». Cette conscience primitive de la forme permet cette opération, il ne s'agit absolument pas pour lui d'admettre la position internaliste qui défend une différence entre le mental et ce qui lui est extérieur. Il est tout de

127 John, Campbell, « Molyneux's Question » in *Philosophical Issues*, vol.7, Perception, 1996, p. 301-318.

128 *Ibid.*, p. 303.

129 *Ibid.*, p. 317.

même légitime de s'interroger sur la radicalité de son externalisme¹³⁰, car en admettant la possibilité d'une conscience primitive des formes, il semble pourtant se rapprocher d'une forme d'internalisme nuancé. Au regard de la question de l'intermodalité, Campbell comme nous l'avons vu écarte cette possibilité tout en admettant l'efficacité de certaines expériences menés sur des singes et des enfants a qui l'on faisait reconnaître par la vue puis par le toucher un même objet. Il utilise ces exemples pour mettre en avant cette possibilité *a priori* dont pourrait faire preuve l'individu. Cependant, il faut bien admettre que ces exemples desservent plutôt sa théorie, puisqu'ils mettent en avant une transmodalité intéressante et ne prouve pas le caractère *a priori* des catégories de forme.

130 Voir à ce sujet l'article critique de Brian Loar « Comments on John Campbell Molyneux's question » in *Philosophical Issues*, vol.7, Perception, 1996, p.301-318.

Section 2 : Le rôle possible des *qualia*

§1 – L'argument de la connaissance:

Pour comprendre l'importance et la possible solution que peuvent apporter les *qualias* au problème de Molyneux, il nous semble nécessaire de faire un rapide panorama de la notion. Les articles les plus significatifs sur la notion sont ceux de Franck Jackson¹³¹ « *What Mary didn't know* »¹³² et « *Epiphenomenal Qualia* »¹³³. Cette expérience de pensée décrit Mary, une neurophysiologiste qui apprend à regarder le monde au travers une télévision en noir et blanc et acquiert toutes les informations possibles théoriquement sur les couleurs mais sans jamais les voir. La problématique de Jackson est simple : quelqu'un qui connaît le monde que d'un point de vue physicaliste c'est-à-dire uniquement de façon théorique va-t-il apprendre quelque chose de nouveau en expérimentant dans le vrai monde ces mêmes informations, par le biais de ses sens ? La question de prime abord pourrait n'avoir aucun lien avec la question de Molyneux, puisque dans cette dernière, la question était de savoir si ce qu'on apprend avec le tact permet d'être reconnu par le toucher. Pourtant, comme nous l'avons vu avec les théories développées avec John Campbell, il pourrait y avoir une conscience primitive de la forme, alors l'expérience de pensée de Franck Jackson se rapporterait directement à la même problématique. L'article de Franck Jackson a pour but de prouver deux éléments essentiels : l'existence des *qualias* et d'opposer au physicalisme l'argument de la connaissance. Ces deux notions vont nous aider à repenser le problème de Molyneux ainsi que l'intermodalité.

Les *qualias* sont de ces notions dont les philosophes aiment débattre et dont il est difficile de prouver l'existence. La définition la plus simple est de considérer les *qualias* comme des « introspections accessibles, des aspects phénoménaux de notre vie mentale »¹³⁴. Pour simplifier encore notre propos nous les définiront comme associés à nos états mentaux, ils peuvent être tout aussi bien des sensations que des émotions ou des expériences perceptives. L'expérience de pensée qui va tenter de prouver l'existence de ces aspects phénoménaux aura la charge de montrer comment

131 Notons que Franck Jackson a depuis abandonné l'épiphéénoménalisme pour défendre une position physicaliste. Il écrit ainsi en 2003 dans son article : « *Mind and Illusion* » : « La plupart des philosophes, lorsqu'on leur donne le choix entre suivre la science ou suivre leurs intuitions, optent pour la science. Après avoir longtemps bataillé contre cette opinion majoritaire, j'ai capitulé et je me rends compte maintenant que la question intéressante concernant des arguments en apparence si convaincants faisant appel aux intuitions contre le physicalisme, est de savoir où ils se trompent. »

132 Franck, Jackson, « *What Mary didn't know* », in *The journal of Philosophy*, vol 83 n°5, 1986

133 Franck, Jackson, « *Epiphenomenal Qualia* » in *Philosophical Quarterly*, n°32, 1982:

134 Définition issue de *Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

et pourquoi ces *qualias* ont donc une importance essentielle dans la représentation que peut avoir le sujet du monde des couleurs et des formes qui l'entoure. Dans l'aspect qui nous intéresse comment et pourquoi la simple connaissance conceptuelle d'un objet ne suffit peut être pas à régler la question de l'intermodalité. Dans cette expérience de pensée Mary qui est emprisonné dans une chambre en noir et blanc et ne voit le monde extérieur qu'à travers un téléviseur en noir et blanc acquiert par le biais de ses recherches et études toutes les informations possibles sur les couleurs. Comme le dit Franck Jackson : « Si le physicalisme est vrai, elle sait tout ce qu'il y a à savoir. »¹³⁵. Cependant, quand elle est enfin libre, il semble que ces informations ne soient pas suffisantes puisqu'elle va expérimenter par exemple la couleur rouge. En expérimentant la couleur elle va donc éprouver quelque chose de différent de ce qu'elle avait appris de façon théorique. La seule justification possible à cette nouveauté est qu'elle aura appris quelque chose de nouveau et qu'une qualité phénoménale soit intrinsèquement liée à la couleur. Le domaine de la subjectivité ainsi appréhendé, rejette toute possibilité du physicalisme en affirmant la possibilité d'existence des *qualias* et en démontrant que l'argument de la connaissance est l'argument ultime.

Cet argument de la connaissance ainsi décrit nous permet de rejeter, si on y adhère, l'argument développé par John Campbell sur la conscience primitive des formes. En effet, si cette qualité phénoménale ne peut s'acquérir que par l'expérience directe de l'objet et de la forme, alors tout en admettant cette conscience primitive, elle ne peut à elle seule se substituer à l'expérience directe du sujet. Donc si l'aveugle reconnaît une forme par la vue, il semble difficile de considérer que cela est uniquement dû à cette conscience des formes. Si le tact lui permet d'expérimenter un certain type de *qualia*, peut-on considérer que ces éléments seront suffisants pour reconnaître ainsi la forme vue ? La question reste en suspend d'autant qu'immédiatement le problème réside dans deux éléments qui soulèvent notre attention. Tout d'abord, il ne semble pas acquis que la question soit celle de la reconnaissance de l'objet d'un sens à l'autre, mais plutôt de savoir si entre le tact et le toucher, la forme est invariable. Cette qualité intrinsèque au départ de la couleur et maintenant de la forme semblent donc influencer sur la capacité d'extrapolation que suggérait Evans. En effet, supposons que l'extrapolation de l'esprit soit possible, que l'esprit puisse d'un sens à l'autre extrapoler une connaissance acquise, alors cette qualité intrinsèque ne serait elle pas un élément perturbateur dans le lien qui s'établirait entre le tact et le toucher ? Dans ce cas l'intermodalité se doit d'être repensée car cet élément perturbateur serait peut être à rapprocher de ce qui se passe quand nous sommes contraint de traduire un texte. Le passage d'une langue à une autre peut être considéré comme le simple passage d'une modalité à l'autre, mais si l'idée générale de la phrase est la même peut on considérer qu'elle est strictement identique ? On peut reconnaître le sens de la

135 Franck, Jackson, « What Mary didn't know », in *The journal of Philosophy*, vol 83, n°5, 1986 p. 291.

phrase dans une langue mais la grammaire étant différente, la valeur émotionnelle d'un mot pouvant varier selon chaque interlocuteur, alors nous ne pouvons parler d'identité parfaite entre les deux. Le passage d'une modalité à l'autre pourrait peut être relever de la même différenciation. La question des *qualia* est donc à prendre sérieusement en considération pour qui veut traiter d'intermodalité. C'est pourquoi comme nous allons dans le voir le second paragraphe, Paul Bach-Y-Rita y consacre un article qui bouleverse certaines des théories vues jusqu'ici.

§2 – L'analyse des *qualia* selon Paul Bach-Y-Rita

Dans l'article « Substitution sensorielle et *qualia* »¹³⁶, Paul Bach-Y-Rita constate que bien que la substitution sensorielle tactile puisse être concluante sur un plan formel, un élément essentiel semble faire défaut : les *qualia*. Ainsi « les couleurs n'ont pas de qualités affectives, et les visages ne transmettent aucun message émotionnel. »¹³⁷ La question qui se pose est de savoir si l'absence des *qualia* n'est pas un élément qui serait une des limites du traitement du problème de Molyneux ? C'est à dire que si nous envisageons les contenus affectifs comme pouvant avoir une incidence sur le contenu perceptif, alors la question initiale de William Molyneux demande un traitement différent que celui de la simple reconnaissance d'une forme ou d'une autre. Les cas décrit par Paul Bach -Y Rita sont ceux d'aveugles qui éprouvent une profonde déception en « découvrant » le visage de leur épouse dénué de contenu affectif. Cette déception est si forte que sans information préalable sur l'identité de la personne, il ne l'aurait peut être pas reconnue. C'est là le sens à donner à l'étude des *qualia* dans le cadre du problème de Molyneux. L'intermodalité est peut être intrinsèquement liée à leur existence. C'est pourquoi dans la partie qui va suivre nous allons nous intéresser à l'article de Cynthia Macdonald, « *Mary meets Molyneux* » où la neurophysiologiste de Jackson rencontre l'aveugle de Molyneux.

§3 – Mary à la rencontre de Molyneux

L'intérêt de cette rencontre fictive n'est pas seulement de l'ordre de l'anecdote philosophique, elle témoigne de la volonté des philosophes contemporains de repenser le problème classique de Molyneux. Cynthia Macdonald, dans cet article¹³⁸ met en évidence ce qu'elle appelle un fossé

136 Paul Bach-Y-Rita, « Substitution sensorielle et *qualia* » in *Perception et intermodalité. Approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, Presse universitaire de France, 1997.

137 *Ibid.*, p. 96.

138 Cynthia, Macdonald, « *Mary meets Molyneux* », in *Noûs* 38, n°3, 2004, p. 503-524.

explicatif causé par les concepts phénoménaux. Le problème de Molyneux en se rapprochant du problème posé par Jackson devient selon l'universitaire un problème purement conceptuel en ce sens que par exemple la reconnaissance d'une couleur est une question relevant de la phénoménologie. « Le concept de rouge et le concept d'expérience du rouge sont des concepts phénoménaux ¹³⁹». Nous pourrions extrapoler cette position au problème de reconnaissance de forme posé par la question de Molyneux.

139 Paul Bach-Y-Rita, « Substitution sensorielle et qualia » in *Perception et intermodalité. Approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, Presse universitaire de France, 1997, p. 36.

CONCLUSION

La lecture contemporaine du problème de Molyneux trouve donc ses origines dans la théorie aristotélicienne du sensible commun. Considérant qu'il pourrait y avoir des éléments communs aux cinq sens, alors nous pouvons se voir profiler l'idée de l'intermodalité qui est l'élément essentiel pour comprendre le rapport entre la perception et les sens. La question telle que la posée William Molyneux à son contemporain John Locke s'inscrit comme nous l'avons vu dans la pure tradition empiriste. Cette problématique est celle entraînée par la limite existant quant au rôle de l'expérience entre les théories rationalistes et empiristes. L'héritage cartésien des sens trompeurs étant encore très présent, les solutions qu'apportent les empiristes permettent de repenser le rôle des sens. La sensation et par conséquent l'expérience sont au centre de la connaissance du monde, pour les empiristes, contrairement aux rationalistes qui plaçaient l'esprit comme première source de connaissance. L'élément le plus représentatif de cette opposition est que l'aveugle de Molyneux est un adulte et non un enfant. L'adulte étant seul capable d'avoir un jugement sur ce qui l'entoure contrairement à l'enfant cartésien qui aurait déjà des idées innées. L'adulte est donc le symbole de cette démarche empirique et de l'historicité de la perception. Pourtant comme nous l'avons vu, les réponses apportées ne sont pas forcément positives pour les rationalistes et négatives pour les empiristes. La différence de traitement de la question dépasse le simple cadre de la controverse historique.

L'autre élément d'importance qui nous permettra d'analyser le traitement que les contemporains feront de cette question est l'analyse de Leibniz et de Locke introduisant l'idée d'un objet d'abord vu en deux dimensions qui ensuite sera perçu en trois dimensions. Ce point précis permet de comprendre l'importance de la question de Molyneux comme une question de philosophie de la forme. En effet, les liens existant entre les sens, la perception et la forme sont au centre de la question de l'intermodalité. La question de la forme est ce point crucial où la théorie de l'intermodalité prend toute sa mesure et y trouve ses propres limites. C'est pourquoi les travaux sur la substitution sensorielle de Paul Bach-Y-Rita ont tant d'importance. L'analyse détaillée de ce système met en valeur, outre l'aspect expérimental, le caractère essentiel de la question de la forme dans le rapport entre les sens et la perception. La SSVT est le lien enfin rendu possible entre la psychologie, la neurologie et la philosophie qui manquaient aux philosophes classiques pour traiter dans son ensemble le problème de Molyneux. L'ambition de cette étude sera donc de montrer la modernité de la question qui en son temps fut posée à Locke.

Bibliographie :

- ARISTOTE ,*De l'âme*, Richard Bodéüs (trad),Paris, GF-Flammarion, 1993.
- BERKELEY, *A New Theory of Vision*, (*Essai pour une nouvelle théorie de la vision*), London, Everyman's Libray,1969.
- CAMPBELL, John,
« Molyneux's Question », *Philosophical Issues*, vol.7, Perception,1996, p.301-318.
« Information-Processing, Phenomenal Consciousness and Molyneux's Question ». In Bermudez José (dir), *Thought, Reference and Experience: Themes from the Philosophy of Gareth Evans* , Oxford, Oxford University Press, 2005.
- BALTENNECK, Nicolas, *Se mouvoir sans voir Incidences de l'environnement urbain sur la perception, la représentation mentale et le stress lors du déplacement de la personne aveugle*, Lyon, Thèse, 2010.
- CHOTTIN, Marion, *Voir et juger. Le problème de Molyneux et ses enjeux philosophiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Thèse, Université Paris I Panthéon Sorbonne, 2010.
- EVANS, Gareth, *Molyneux's question* in *Collected Papers*, Oxford, Clarendon Press, 1985, (p 365-399).
- DESCARTES, René, *Méditation Métaphysiques*, (1641) trad.fr F. Khodoss, Paris,Quadrige/Puf, 1986.
- DIDEROT, Denis, *Oeuvres, Lettres aux aveugles* (1749), Paris, Gallimard, La Pleiade,1985.
- JACKSON, Franck,
« Epiphenomenal Qualia », *Philosophical Quarterly* n°32 1982:
« What Mary didn't know», *The journal of Philosophy*, vol 83 n°5, 1986.
« Mind and Illusion », *Minds and Persons*, Anthony O'Hear (ed), Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 251-271.
- KISH, Daniel, « Flash Sonar Program : helping blind people learn to see. » in *World Access for the Blind. Retrieved*, 2009, [http ://www.worldaccessfortheblind.org](http://www.worldaccessfortheblind.org) (page consultée le 25/07/12)
- KÖHLER, IVO, « Orientation by aural clues », *Research Bulletin*, 4, 1964 , p 14-53
- LEIBNIZ, Gottfried Willhem, *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1765), Paris, Garnier-Flammarion,1966.
- LENAY Charles et SEBBAH Francois David, *La constitution de la perception spatiale*, Intellectica, numéro 32, 2001 p 45-85.

- LOAR, Brian « Comments on John Campbell Molyneux's question », *Philosophical Issues*, vol.7, *Perception*, 1996, p.301-318.
- LOCKE, John, *Essai sur l'entendement Humain* (1690), Livre II, trad.fr. P. Coste, Paris, Livre de Poche, 2009.
- MACDONALD, Cynthia, « Mary meets Molyneux », *Noûs* 38, n°3, 2004, p.503-524.
- MALEBRANCHE, Nicolas, *De la recherche de la vérité* présentation, édition et notes par J.-C. Bardout, 2 vol., Paris, Vrin, 2006.
- MASSIN, Olivier et MONNOYER Jean-Maurice, « Toucher et proprioception, le corps, milieu tactile », *Toucher* n°26, Paris, 2003.
- MERLEAU PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la Perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- NODÉ-LANGLOIS, Michel « La perception, commentaire d'Aristote, De l'âme, III, 426b 8-22 », *Philopsis*, Janvier 2008.
- MUSASHI, Miyamoto, *Traité des Cinq Roues*, Paris, Albin Michel, 1983.
- PLATON, *La République*, G. Leroux (trad), Paris, GF Flammarion, 2004,(I,328 d-e), p75.
- PLATON, *Théétète, Oeuvres Complètes*, Tome II, Léon Robin (trad), Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris 1950.
- PROUST, Joëlle (dir), *Perception et intermodalité. Approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, Presse universitaire de France, 1997.
- WEISS, Deborah, *Perception de l'espace et plasticité cérébrale via un dispositif de suppléance sensorielle visuo-tactile : étude comportementale et anatomo-fonctionnelle*, thèse de doctorat en Psychologie, Paris, Conservatoire National des Arts et Métiers, 2005, p.239.
- WEYGAND, Zina, *De l'expérience de Cheselden (1728) aux expériences du Dr Guillé sur l'ophtalmologie contagieuse (1829-1820). Diverses modalités de l'aveugle né comme lieu de la preuve*, Histoire des sciences médicales, Tome XXXIV, n°3, Paris, 2000, p.295-305

Dictionnaires

- Encyclopédie Philosophique universelle, Les Oeuvres Philosophiques*, Tome I, Jean-François Mattéi (dir) Paris, PUF, 1992.
- Encyclopédie Philosophique universelle, Les Notions Philosophiques*, Tome I, Sylvain Auroux(dir) Paris, PUF, 1992.
- LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris, 2010.
- PARMENTIER, Marc, *Le vocabulaire de Locke*, Paris, Ellipse, 2002.
- Stanford Encyclopedia of Philosophy*, <http://plato.stanford.edu> (page consultée le 21/03/12).

Table des matières :

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	5
PARTIE I - LE PROBLEME DE MOLYNEUX, UNE CONTROVERSE ANCRÉE DANS SON ÉPOQUE	13
Chapitre I – Une question typiquement empiriste.....	17
Section 1 : Contextualisation du problème à la lumière de la notion d'expérience.....	17
§1 – L'expérience platonicienne.....	17
§2 – L'expérience cartésienne.....	18
§3 – L'expérience lockéenne.....	19
Section 2 : Le problème posé par William Molyneux.....	24
§1 – Description du problème.....	24
§2 – Les enjeux face à l' <i>Essai</i> de John Locke.....	26
§3 – La question de la forme.....	28
Chapitre II – Le débat.....	31
Section 1 : L'opposition théorique entre Locke et Leibniz.....	31
Section 2 : Le langage au centre de la perception.....	34
§1 – Berkeley, l'idéaliste empiriste.....	34
§2 – La réponse de Condillac.....	36
Conclusion :.....	39
PARTIE II - L'ÉVOLUTION DES ENJEUX	40
Chapitre I – Les avancées psycho-physiologiques de la question :.....	43
§1 – <i>Un anthropologue sur Mars</i> : une réponse pratique au problème de Molyneux.....	43
§2 – La substitution sensorielle, une réponse alternative au problème.....	43
§3 – Spatialité et sensation : la réponse phénoménologique.....	44
§4 – Plasticité cérébrale et perception.....	44
Chapitre II– La modernité philosophique de la question de Molyneux.....	46
Section 1 : Espace égocentrique et intermodalité.....	46
§1 – La naissance de l'espace égocentrique : Gareth Evans.....	46
§2 – Critique et interprétation de la théorie :.....	51
Section 2 : Le rôle possible des <i>qualia</i>	56
§1 – L'argument de la connaissance:.....	56
§2 – L'analyse des <i>qualia</i> selon Paul Bach-Y-Rita.....	58
§3 – Mary à la rencontre de Molyneux.....	58
CONCLUSION.....	60
BIBLIOGRAPHIE.....	62